

De la vie et de la mort

Du Ciel et des perspectives eschatologiques

Véronique Belen



*La lumière brille dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.*

Jean 1, 5

À toi ma fille
Que j'ai aimée dès mes entrailles,
Que j'aime toujours,
Et que j'attends avec tendresse et impatience.
Reviens-moi.

Préambule

Ce texte n'est pas et ne sera jamais un travail universitaire d'exégèse ou une laborieuse étude théologique. Il ne prétend rien d'autre que d'être le fruit de la méditation d'une vie ordinaire - peut-on, à 58 ans, prétendre avoir part à une forme de sagesse ? - et aussi extraordinaire, dans le sens où la grâce, comme l'épreuve, ont surabondé dans cette tranche de vie d'une simple baptisée, née en 1964 dans une famille des plus modestes, à la fois rurale et ouvrière, mais, au long des générations successives, profondément catholique et pratiquante. Cette famille, je la cite dès le préambule, car si je n'y étais profondément enracinée, impliquée de toutes les fibres de mon être dans ses heurs et ses malheurs, la personne que je suis ne serait jamais advenue, et mes écrits non plus.

Plutôt qu'une savante recherche intellectuelle, je propose donc ici à mon lecteur une incursion au cœur de ma vie spirituelle qui n'a jamais été dissociée de mon vécu quotidien de fille, de petite-fille, de nièce, de sœur, d'amie, d'épouse, de mère, d'enseignante aussi, et de paroissienne. Tout est lié, et le récit que je propose aujourd'hui est le fruit d'un long cheminement intérieur, d'une quête assoiffée de Dieu et de la Vérité - sont-ils dissociables ? – de grâces insignes de la part de la Trinité tout entière, mais avec toutes les épreuves extrêmes qui ne sont aucunement épargnées aux passionnés de Dieu, sinon Notre-Seigneur Jésus Christ aurait-il enduré ce qu'il a enduré ?

Mais c'est aussi à la lumière éblouissante de sa Résurrection que se comprend tout mon témoignage.

Si nous avons mis notre espoir dans le Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes.

Mais non ! le Christ est ressuscité d'entre les morts, lui, premier ressuscité parmi ceux qui se sont endormis.

(1 Corinthiens 15, 19-20, Traduction Liturgique de la Bible)

C'est donc en chrétienne à la foi ardente, éprouvée au feu de l'Esprit et au creuset d'indicibles souffrances comme d'inexprimables jubilations, que j'écris ces lignes longtemps dissimulées et patiemment ruminées intérieurement. Au hasard de rencontres spirituelles récentes et encourageantes et au terme d'une série de deuils qui me privent aujourd'hui de toute la génération qui nous a précédées mes sœurs et moi, vient le moment où je puis mettre par écrit des vécus spirituels intenses - osons les appeler expériences mystiques – qui m'amènent à une *connaissance* de certains mystères ultimes, et non à un échafaudage de suppositions théologiques.

Je le redis ici, ma démarche n'est pas intellectuelle. Elle relève non pas de l'étude, mais de l'expérience et du vécu, ce qui n'aurait en soi aucun intérêt, si ce n'était que Dieu y a été à l'œuvre depuis le commencement et à chaque instant. Je n'ai rien vécu hors de Lui, je n'ai rien vécu sans Lui, et je n'ai rien vécu qui ne soit parfois, autour de moi et jusqu'en moi, lutte acharnée contre Lui.

La plupart de ces expériences déterminantes ont été vécues il y a plus de vingt ans. Elles y gagnent l'épaisseur de traces de vie longtemps méditées et considérées avec le recul nécessaire, tant par l'âge que par la maturité spirituelle acquise au long des années et des événements personnels et collectifs.

Enfin, et je terminerai ce préambule sur cette précision, toute mon histoire entre en résonance profonde avec les Ecritures saintes, Ancien comme Nouveau Testament. Tout comme l'eau du ruisseau, puis de la rivière, du fleuve et de la mer sont indissociables de leur source jaillissante sans laquelle ils ne seraient tout simplement pas, ainsi de ma vie spirituelle et de la *connaissance* que je revendique : sans les Ecritures, elles ne seraient rien. C'est précisément parce que tout mon vécu s'enracine dans l'amour des Ecritures et produit un effet miroir avec celles-ci que j'ose revendiquer une légitimité à écrire ce que j'écris.

Première partie : De la vie et de la mort

Un contexte familial aux multiples tensions

Avant de commencer ce récit, je voudrais vivement recommander à mes lecteurs de se pencher au préalable sur mon témoignage initial « *Histoire d'une foi* », rédigé en 2011, qui est mon authentique autobiographie considérée sous l'angle de mon évolution spirituelle de ma petite enfance aux années 2010 (Pdf téléchargeable gratuitement sur le site du même nom www.histoiredunefoi.fr). Les textes que je présente aujourd'hui en sont un complément : ce que j'ai volontairement tu à la rédaction de mon premier témoignage, je le révèle à présent, forte d'un recul de dix années encore et de l'expérience prolongée de la prise de parole publique via mon site internet « *Histoire d'une foi* » et les réseaux sociaux sur lesquels je m'exprime et débats également. Cet intervalle m'a permis de prendre de l'assurance tant dans la prise de parole que dans l'analyse de mes expériences passées et présentes. Je ne reviendrai pas ici en détail sur ma longue quête spirituelle de la fin de l'adolescence au retour ardent à la foi à partir de 1997. On lira donc avec profit mon récit « *Histoire d'une foi* » pour entrer plus facilement dans mon développement présent et mieux en comprendre les tenants et les aboutissants.

Nous voici fin octobre 1999.

A ce stade de ma vie, je suis mariée et maman de trois enfants : un garçon de neuf ans bientôt et deux filles de six ans et un an. J'ai mis mon métier d'institutrice entre parenthèses pour quelques années de congé parental, afin de me consacrer à l'éducation de nos deux aînés scolarisés et de leur petite sœur née fin 1998, les revenus confortables de mon mari le permettant. Je vis cette période à la fois dans la joie de ne pas être tiraillée entre un métier prenant et la présence à mes enfants, et dans la difficulté de la désocialisation qui en résulte pour moi. Absorbée par les tâches maternelles et ménagères, je perds progressivement en estime de moi-même et en espace de vie personnelle. Ma vie spirituelle, par contre, va occuper tous les interstices de cet emploi du temps peu gratifiant, mais ayant l'avantage de ne pas trop solliciter mon intellect. En parallèle grandira en moi une souffrance lancinante : ne plus être, progressivement, objet d'attention et de désir de la part de mon mari. Je suis une « femme au foyer » ordinaire, dépouillée de vie sociale personnelle et d'anecdotes à raconter - les casseroles, l'aspirateur et la serpillère n'étant pas les attributs les plus stimulants dans le regard d'un homme sur son épouse.

Ce statut de femme provisoirement « sans profession » me rapproche de ma mère qui n'en a point connu d'autre tout au long de sa vie maritale. Et je vais ici m'attarder longuement sur l'histoire chaotique malgré elle de celle qui m'a donné le jour.

Scolarisée en école élémentaire sous l'occupation allemande dans le département de la Moselle, elle a suivi toutes les classes du cours préparatoire au cours moyen en allemand, ce qui signifie qu'à l'issue de sa scolarité primaire, elle ne maîtrisait correctement ni le français interdit à cette époque dans ce contexte de guerre, ni l'allemand littéraire, la langue familiale étant le dialecte lorrain appelé « francique » ou « Platt ». Autant dire qu'envisager des études après un tel cursus était impossible. Elle eut envie d'apprendre le métier de coiffeuse, ce que sa mère lui interdit car à l'époque, les coiffeuses travaillaient même le dimanche matin, ce qui était absolument proscrit dans cette humble famille catholique pratiquante. Le dimanche matin, on allait à la messe, pratique incontournable. Ma mère renonça donc à être coiffeuse.

Elle aidait ses parents aux travaux agricoles, sa mère menant d'une main de maître une petite ferme, tandis que son père était forgeron dans un atelier situé derrière l'habitation. Pour parfaire sa formation de future femme au foyer, ma mère fréquenta une école ménagère quand elle était jeune fille, elle y apprit la cuisine, la couture, la gestion d'un foyer, les soins aux enfants. Formation dont ses quatre filles, dont j'étais la dernière-née, ont profité pleinement, notre maman étant experte dans tous ces domaines, se consacrant pleinement au bien-être matériel de son mari, seul homme de sa vie, et de ses enfants. J'ajoute que nous sommes nées toutes les quatre dans les sept premières années de leur mariage, fort rapprochées en âge, noyant notre mère sous une avalanche de tâches domestiques qui lui procuraient une grande fatigue nerveuse et peu de disponibilité affective.

Mais le vrai drame de la vie de notre maman n'était pas là. Elle aimait son mari – ce fut un authentique mariage d'amour aux derniers jours de 1956, quand son beau fiancé menuisier revint enfin de la guerre d'Algérie où il avait été rappelé, ce qui avait retardé leur mariage. Le drame de la vie de notre maman, c'était le non-amour de sa mère pour elle, une inimitié incompréhensible, qui allait parfois jusqu'à la haine de notre grand-mère pour sa seule fille, son aînée, qu'elle a poursuivie de ses pulsions de harcèlement et d'acrimonie jusqu'à sa mort quand elle eut presque atteint les 95 ans. Jamais notre maman ne connut de répit dans cette relation conflictuelle où les crises de haine – de jalousie ? – de sa mère se déclenchaient à son encontre pour des raisons souvent futiles et totalement imprévisibles. J'en ai été témoin plus d'une fois. Arrivions-nous en visite avec gâteau et bouteille de vin choisie avec soin pour son anniversaire ou au lendemain de Noël, ma grand-mère explosait soudain en griefs âcres, insultant sa fille parce que le jour était mal choisi, et qu'elle avait contre elle on ne savait quel reproche infondé. Un jour, dès le pas de la porte, nous sommes tous repartis avec le gâteau et la bouteille tant la scène avait été violente et injuste.

Ma mère ne trouvait pas la paix intérieure, traumatisée par ces scènes à répétition, et incapable d'en comprendre le pourquoi. Autant elle était une femme humble, simple, dévouée à tous ses proches, on ne peut plus vertueuse et jamais commère avec ses rares amies, autant notre grand-mère avait une personnalité forte et colérique. A sa décharge, on peut dire qu'elle avait perdu sa propre mère dans des conditions tragiques à sept ans. Mais cela ne suffit pas à excuser ses comportements si violents et injustes à l'égard de sa seule fille : les scènes les pires qu'elle lui ait faites étant une gifle administrée on ne sait pourquoi tandis que notre maman enfilaient sa robe de mariée virginale - une de mes petites-cousines en a été témoin, enfant, et très choquée - et

pire encore, dix mois plus tard, une entrée vociférante à la maternité où maman avait mis au monde dans de grandes souffrances ma sœur aînée, notre grand-mère arrivant en fulminant, dans les couloirs, qu'elle voulait voir le bébé mais surtout pas sa fille !

Souvent, notre maman nous a raconté cette scène absolument traumatisante pour elle, sa honte devant les religieuses sages-femmes qui avaient dû se demander quelle faute grave avait commis cette jeune accouchée pour s'attirer de telles foudres de sa mère.

Or la vertu de maman n'était en rien en cause : enceinte quinze jours après la consommation de son mariage, elle n'avait strictement rien à se reprocher. Nos parents n'ayant pas trouvé de logement au moment de leurs noces, ils s'étaient résolus à s'installer dans la maison pourtant pas très grande des parents de ma mère. Maman arguait qu'elle ne pouvait pas laisser sa mère seule avec tous les travaux de la ferme. Tout avait donc continué comme avant quand elle était jeune fille, les humbles mais pénibles travaux agricoles, avec maintes scènes de violence dont cette fois le jeune marié était témoin. Il mit en garde sa belle-mère, voyant tant de fois sa jeune épouse adorée tout éplorée quand il rentrait du travail, dans la sidérurgie lorraine à l'époque : à la prochaine scène, ils s'en iraient. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Un jour de énième dispute, ils chargèrent leurs quelques pauvres affaires et partirent pour s'installer provisoirement chez les parents de notre papa, agriculteurs eux aussi à quelque vingt-cinq kilomètres de là, qui les accueillirent avec amour et compassion. Ma mère était enceinte. Sa mère hurla des jurons dans la rue tandis qu'elle s'en allait éplorée. D'où la scène à la maternité quelques mois plus tard.

Nous avons toujours vécu, mes sœurs et moi, dans la connaissance de ces histoires tragiques. Maman était comme un petit oiseau blessé : inoffensive, humble et simple à l'excès, elle retournait en boucle dans son esprit brisé tant de scènes de violence et de désamour maternels sans rien en comprendre. Elle en a conçu une personnalité profondément blessée, un sentiment de culpabilité diffus mais sans fondement, et aucune estime de soi. Souvent, elle disait : « *Moi je ne sais rien* ». Elle s'estimait sotte, sans valeur, ne savait pas qu'elle était belle, ne s'estimait pas digne de considération. Elle ne voyait même pas qu'elle excellait dans son rôle de femme au foyer et maîtresse de maison, propre et méticuleuse, tant sa mère l'humiliait même sur ce plan, elle qui réalisait, à ses dires, un nombre de conserves de fruits et légumes supérieur à celui de sa fille et abattait plus de tâches agricoles qu'elle.

Maman était donc, ainsi, une petite fille au cœur brisé depuis toujours. Et l'unique reproche qu'on aurait pu lui adresser - mais comment aurait-il pu en être autrement ? - c'était de ne pas savoir prodiguer de la tendresse à ceux qu'elle aimait pourtant de tout son cœur : son mari et ses quatre filles. Oui, c'est vrai, nous n'avons connu ni les mots, ni les gestes tendres : désert affectif. Elle exécutait ses tâches de mère de famille avec soin et abnégation, mais sans savoir prodiguer ce qu'elle-même n'avait jamais, au grand jamais, reçu de sa propre mère.

A ce stade de mon récit, j'ai omis, volontairement, un élément tout à fait déterminant : ma mère n'était pas fille unique, non : un petit frère était né trois ans et demi après elle. Un petit frère qui prit très vite, et pour les soixante-huit prochaines années, la première place – la seule place ? – dans le cœur de leur mère. Je me risque même à dire la seule place, car avant notre naissance, ma grand-mère, orpheline à son mariage tout comme son époux, n'avait pas aimé grand monde : son mari, sans doute

jamais – elle le méprisait plutôt – sa fratrie, trois sœurs et deux frères, cela pouvait aller, mais quant à ses deux belles-sœurs du côté de son mari, le conflit commencé avec elles au début de leur mariage ne se résolut jamais. Mon grand-père était de ces hommes humbles, travailleurs et résignés : face à cette épouse despotique, il filait doux. Il faisait mine d'acquiescer à ses prises de position, il répliquait dans leurs disputes incessantes, mais pas trop, comprenant qu'il n'aurait jamais le dessus. D'ailleurs, je crois pouvoir dire qu'ils n'ont jamais vécu en cellule conjugale : un frère de ma grand-mère, célibataire, a vécu chez eux très longtemps, et pour leur retraite, c'est leur fils, prêtre, qui les a pris avec lui dans ses presbytères successifs. Ce qui fait que mon grand-père a toujours été là comme un partenaire presque superflu, si ce n'est pour la force de travail et de revenus qu'il représentait. Un homme humble, effacé, qui aimait sa fille mais ne savait pas la protéger des fureurs de la matriarchie. Un grand-père adorable, que j'aimais infiniment, mais qui a été brimé toute sa vie. Il savait être drôle et créatif : jeune époux, il écrivait des petites pièces de théâtre en dialecte lorrain, dans des cahiers d'écolier que je garde précieusement. Qui d'autre que lui a pu me transmettre le goût d'écrire, dans cette famille où personne – à part mes enfants - n'écrit ? Mais il était brimé en permanence. Sa femme se moquait de ses talents d'auteur, et il arrêta d'écrire. Mystère de cet homme dont j'ai récolté à foison l'affection de grand-père, sans savoir ce qui se cachait dans ce cœur brisé et toujours éclipsé par un beau-frère, puis par un fils vivant sous son toit. Mystère de son sentiment vis-à-vis de sa fille et du traitement que lui infligeait son épouse...

Or donc, ils avaient un fils. LE garçon, comme disait souvent ma grand-mère dans son dialecte lorrain « *De Jong* ». Un fils qui prenait absolument toute la place dans cette fratrie de deux : l'histoire officielle étant que ce bébé d'un gros poids à la naissance avait privé sa mère de la possibilité d'en avoir d'autres après lui.

Que peut-il advenir d'un fils cadet adulé par une mère tyrannique avec sa sœur ?

Nul ne connaît non plus le mystère du cœur de cet homme.

Projetons-nous un instant quelque quatre-vingts ans plus tard : la grand-mère n'est plus et maman est décédée aussi depuis plusieurs années, et lui, « *le fils* », est entré en maison de retraite, malade, usé par la solitude et l'absence de lien social qu'il a lui-même provoquée au long de sa vie. Mes trois sœurs et moi sommes assises en rond autour de lui dans sa chambre d'Ehpad pour une sorte de conseil de famille devenu indispensable à ce moment-là de notre histoire. Il nous regarde, un peu inquiet, c'est une réunion de famille pour parler de choses graves, briser cette omerta autour des vrais problèmes noyés depuis toujours dans des conversations futiles.

« Bon, laquelle va dégainer en premier ? » nous lance-t-il. Et d'ajouter : « Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez, mais ne dites jamais du mal de ma mère, c'était une femme formidable. »

A ce moment précis, un portrait de ses parents posé sur le radiateur tombe au sol.

Finalement, nous aurions pu en rester là. Tout avait déjà été dit de sa part. Un aveu de complexe d'Oedipe à son paroxysme pour un homme déjà octogénaire...

Et toute l'histoire de cette famille profondément dysfonctionnelle tient en ces quelques mots. Loin de prendre la défense de sa sœur aînée quand elle était injustement malmenée par sa mère, « *le fils* » va tirer profit de la prédilection de sa maman pour lui. Cela se manifeste déjà quand il commence à marcher. Les deux enfants sont laissés seuls à la cuisine par cette mère inconséquente. Elle revient précipitamment aux hurlements du petit : il a posé les mains sur le rebord du fourneau chauffant à bloc. Elle s'en prend violemment à la fillette de quatre ans : c'est de sa faute, elle a mal surveillé son petit frère ! Traumatisme initial d'injuste culpabilité pour la petite fille, victimisation en marche pour le bébé garçon qui absorbe la scène dans de violentes douleurs et l'incapacité d'en comprendre les tenants et les aboutissants.

L'enfant n'a pas été très aimé par ses camarades d'école primaire. Il avait, en dialecte lorrain, un sobriquet ridicule : « *Le dénicheur de nids* » marque sans doute d'une cruauté manifeste envers les oisillons sans défense.

Mais il était brillant à l'école. Et il avait un oncle prêtre. Et il aimait jouer à faire la messe : il serait donc prêtre.

Ses parents se saignent aux quatre veines pour lui payer l'internat au petit séminaire, où il entre à onze ans, puis au grand séminaire. Il y excelle en latin. Il est le fils qui réussit, l'objet de la fierté de sa mère qui le rêve déjà évêque, tandis que sa sœur apprend les tâches domestiques d'une parfaite femme au foyer à l'école ménagère. Tout est dans l'ordre naturel des choses dans ces années cinquante, famille extérieurement en tous points honorable, qui laissera à notre oncle cette conception intangible : les femmes sont faites pour le service, aucune tâche ingrate n'étant de trop pour elles, les hommes sont faits pour être servis, et surtout s'ils ont la suprême dignité de la prêtrise.

Bien longtemps après, un jour où nous débattions lui et moi de la foi, je l'entendis me dire, et j'en fus complètement médusée :

« *Mais moi, c'est quand même autre chose que toi !* »

Ainsi pensait-il de sa sœur, qu'il a toujours jugée peu intelligente, et à laquelle il s'adressait avec une invariable posture de surplomb :

Lui, c'était quand même autre chose qu'elle.

Quand elle allait se marier – séminariste, il était lui aussi en Algérie pendant cette guerre – il entreprit de lui écrire pour lui enseigner les choses de la vie et du mariage. Une carte qu'il lui avait adressée pour sa fête est tombée un jour entre nos mains : il lui enseignait que mariée, elle aurait à mettre au monde et élever des enfants, et qu'elle devait acquiescer à ce *martyre* (sic) auquel elle s'engageait.

Une autre lettre que nous n'avons jamais lue nous-mêmes fut bien pire : dans la fuite du jeune couple chez les beaux-parents après le clash survenu entre mère et fille, le jeune séminariste prenait expressément fait et cause pour sa mère, inondant sa sœur enceinte du reproche d'avoir brisé le cœur de leur mère. Notre grand-mère paternelle, qui était quant à elle une sainte femme, demanda à sa belle-fille ravagée de culpabilité et de honte de jeter cette horrible lettre au feu. Elle a beau avoir été dévorée par les flammes, cette terrible missive hante encore notre inconscient, et au seuil de sa mort, notre père regrettait encore de l'avoir brûlée, témoin qu'elle aurait été de cette tragédie familiale aux multiples ramifications.

Notre oncle devint prêtre en juin 1962, quelques mois avant Vatican II, un an et demi avant ma naissance. Exit sa supériorité en matière de latin. Il dut se faire à une tout autre forme de ministère, et à vrai dire, ne sut jamais concilier l'Évangile avec sa propre manière de vivre son sacerdoce. En deux mots, on peut dire qu'il en aura été, au long d'une vie, un triste contre-témoin. D'ailleurs, le jour où nous nous en retournâmes chez mes parents avec gâteau et blanc d'Alsace – la scène se passait devant l'entrée d'un de ses presbytères, où il vivait avec ses parents – mon père excédé lui lança, comme il prenait encore la défense de sa mère en furie : « *Et le Christ dans tout ça ?* »

A quoi ce prêtre répondit : « *Le Christ n'a rien à voir avec ça.* »

Et à vrai dire, il n'avait peut-être pas tort.

Car là où la foi est vive et vécue – ma mère pardonnait toujours ces esclandres et y retournait envers et contre tout, en gémissant : « *C'est quand même ma mère, c'est quand même mon frère...* » - le Diviseur n'est jamais bien loin.

Une grâce fin octobre 1999

Revenons maintenant à octobre 1999.

Depuis quelques semaines, nous avons dans ma communauté de paroisses, en Alsace où je vivais depuis quatre ans avec ma petite famille, un nouveau curé. J'allais régulièrement à la messe dominicale depuis un an ou deux, « *recommençante* » enthousiaste et avide de renouer avec la foi débordante de mon enfance et de mon adolescence. Tout ce qui touchait à Dieu me transportait de joie, et l'arrivée de ce curé jeune encore et très impliqué dans son ministère me ravissait. Ses homélies très spirituelles, incluant des références fréquentes au judaïsme qu'il connaissait bien, nourrissaient ma foi et me donnaient un appétit grandissant pour la Parole de Dieu et la manière de la vivre en Eglise et au quotidien.

Par contraste, ce que je vivais dans ma famille au sens large me meurtrissait.

Nous venions de rendre visite à mes parents en Moselle et avons assisté à une de ces scènes récurrentes de querelle cherchée par ma grand-mère à ma maman – traumatisée une fois de plus par l'assaut de sa fureur injustifiée contre elle. Et comme à l'accoutumée, son frère prêtre avait soutenu leur mère contre elle.

Je n'en pouvais plus de cette situation qui dévorait nos relations familiales et faisait passer nos propres vies au second plan, tant nous étions toujours obligées de consoler notre maman de ce qu'elle endurait constamment depuis plus de soixante ans à ce moment-là. J'aurais voulu partager sur ma foi heureuse et jaillissante, mais l'ombre de ce conflit mère-fille, encouragé par un oncle prêtre indigne et partisan de l'injustice criante, me minait comme il nous minait tous. Faut-il dire combien de personnes, jusque parmi ses paroissiens, il a dégoûtées de la messe, de l'Eglise, voire de la foi en l'Evangile tant était criant son contre-témoignage au quotidien ? Cela se ressentait jusque dans les rangs familiaux.

Pour moi, c'en était trop. Je voulais intervenir, lui dire ce que j'avais sur le cœur depuis si longtemps, venir en aide à notre pauvre maman marquée au fer par tant de désamour et d'accusations injustes. Mais comment trouver les mots dans cet océan de non-dits, dans cette mauvaise habitude de déblatérer en réunion familiale sur des choses futiles sans évoquer ni creuser les problèmes de fond ? Si notre grand-mère - pourtant fort gentille la plupart du temps avec nous, ses uniques petites-filles - était inaccessible à tout dialogue raisonné, je me disais que mon oncle, intelligent et cultivé, devait être en mesure d'entendre quelque chose à ce sujet. Mais je ne trouvais pas la manière de lui parler, ni les mots adéquats.

C'est alors que je me suis dit, dans un mouvement naturel et spontané :

« Allons voir ce que les moines de la Pierre-qui-Vire ont écrit l'année dernière, le jour de la naissance de notre fille. »

En effet, j'étais abonnée depuis un ou deux ans à la revue chrétienne *Panorama*, qui publiait chaque mois en son centre un petit carnet de méditations bibliques à partir des textes liturgiques du jour. Elles étaient reprises dans ces années-là de méditations plus anciennes rédigées par des moines bénédictins de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire. Je prenais l'habitude de les lire tous les jours et elles m'inspiraient profondément, mais bien sûr, en 1998, je ne les avais pas lues au moment d'accoucher de mon troisième enfant et les mois qui suivirent, accaparée par les soins au nourrisson. J'allais donc découvrir pour la première fois le texte donné à notre méditation dans ce petit carnet le 26 octobre 1998.

Et là, j'ai été immédiatement saisie comme on l'est quand surviennent ces grâces totalement imprévisibles de la part du Seigneur. Voici ce que disait cette méditation :

"Jésus n'est pas un faiseur de miracles ni un guérisseur professionnel. Par chacun de ces "signes", il veut éveiller notre attention et notre émerveillement pour l'œuvre véritable qu'il réalise parmi nous, non point pour cette femme ou cet homme seulement, mais pour chacun d'entre nous. Car, en réalité, cette femme toute courbée vers la terre, qui soudain se redresse et peut voir le ciel, et regarder dans les yeux Jésus et chacun de ces êtres qui l'entourent, c'est nous, c'est moi. Alors soyons "en joie des merveilles accomplies" en ce jour du Sabbat, ce jour du Seigneur qu'est devenue chacune de nos journées illuminée par la foi au Christ ressuscité..."

Mais en fait, ne sommes-nous pas souvent un peu comme cet homme intègre, le chef de synagogue, connaissant par cœur tous les commandements et tellement à cheval sur tous les règlements qu'il en oublie de tressaillir de joie à la vue des merveilles du Seigneur qui s'accomplissent sous ses yeux ? C'est un homme qui croit et pratique fidèlement ; c'est même lui qui détient la clef de l'église. Mais il lui manque la clef de la vraie connaissance : il ne s'est pas ouvert au mystère de la Personne vivante du Christ. Sa religion est demeurée lettre morte et ferme aux autres la porte de la vraie religion... Ma foi est-elle vraiment rencontre personnelle, vivante avec le Christ ? C'est pour m'y exercer que Dieu me donne encore cette nouvelle journée, pour redresser la tête et lui rendre grâce, cesser de murmurer."

J'ai été tellement bouleversée par la pertinence de ce texte dans ma quête de mots que je l'ai recopié à la main et que je l'ai envoyé tel quel à mon oncle, le message me paraissant clair.

Mais de même, je me sentais moi aussi profondément interpellée par cette méditation, et ce d'une manière indéfinissable, aussi ai-je lu dans la foulée l'évangile de la femme toute courbée dont elle était le commentaire (Luc 13, 10-17).

Voici l'extrait dans la Bible de l'AELF :

Jésus était en train d'enseigner dans une synagogue, le jour du sabbat.

Voici qu'il y avait là une femme, possédée par un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans ; elle était toute courbée et absolument incapable de se redresser.

Quand Jésus la vit, il l'interpella et lui dit : « Femme, te voici délivrée de ton infirmité. »

Et il lui imposa les mains. À l'instant même elle redevint droite et rendait gloire à Dieu.

Alors le chef de la synagogue, indigné de voir Jésus faire une guérison le jour du sabbat, prit la parole et dit à la foule : « Il y a six jours pour travailler ; venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat. »

Le Seigneur lui répliqua : « Hypocrites ! Chacun de vous, le jour du sabbat, ne détache-t-il pas de la mangeoire son bœuf ou son âne pour le mener boire ?

Alors cette femme, une fille d'Abraham, que Satan avait liée voici dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de ce lien le jour du sabbat ? »

À ces paroles de Jésus, tous ses adversaires furent remplis de honte, et toute la foule était dans la joie à cause de toutes les actions éclatantes qu'il faisait.

Immédiatement après avoir lu cet évangile, je me suis dit :

"Mais moi, qu'est-ce que j'ai fait il y a dix-huit ans ?"

Et en faisant le compte à rebours à partir de fin octobre 1999, je me suis rendu compte que je tombais exactement dans les jours où j'avais brutalement perdu ma foi si vive d'enfant, à une liturgie pénitentielle collective de la veille de la Toussaint 1981, dans mon village natal. J'avais vraiment perdu la foi d'un seul coup, peu avant mes dix-huit ans, pendant cette célébration, j'en avais pleuré, cachée à la tribune de la chorale, je ne pouvais plus désormais dire le Credo, je ne croyais plus. Quinze ans d'agnosticisme ensuite...

J'ai alors été bouleversée par cette coïncidence et j'ai décidé aussitôt d'aller me confesser, chose que je n'avais plus faite seule à seul avec un prêtre depuis l'enfance. Ce nouveau curé qui m'inspirait confiance pourrait m'entendre.

Le jour du rendez-vous, je priais, en proie à des scrupules, pour me préparer à la confession, car j'avais beaucoup de fautes jamais formulées à confesser depuis tant d'années pendant lesquelles je m'étais tenue loin des commandements de l'Eglise.

Et pendant ma prière, soudain, s'est imprimée en moi cette phrase :

"Je suis la Vérité".

Intimement, profondément, j'ai su que cela me venait du Christ, que c'était la fin d'une lutte intérieure de dix-huit années pour être tout à fait sûre que le Christ était *Chemin, Vérité et Vie* (Jean 14, 6).

Et en fait, c'est dans la joie que je suis allée me confesser à notre prêtre.

Au moment du sacrement du pardon, il m'a imposé les mains et je me suis sentie envahie par la grâce.

2 novembre 1999

A cette date, n'y a que deux ans que je recommence à aller à la messe régulièrement, et en quinze ans sans pratique, j'ai oublié les lectures des grandes fêtes liturgiques. Aussi suis-je émerveillée à la Toussaint 1999 d'entendre les Béatitudes de Matthieu 5, 1-12 qui parlent tellement à mon cœur. Quelques jours après ma confession déterminante de fin octobre 1999 - la première seule face à un prêtre depuis une vingtaine d'années et cette onction de l'Esprit Saint qui m'a mise dans une joie indicible - je vis cette messe comme une grâce supplémentaire, d'autant plus que l'homélie de Toussaint de ce même prêtre est très belle. Il aime le culte des saints, il m'introduit peu à peu sans le savoir dans la même dévotion, très dépouillée de superstition ; j'aime les saints pour leur témoignage de vie. Ma mère disait souvent :

"La Toussaint, c'est la plus grande des fêtes, parce que c'est la fête de tous les saints."

Mais voilà qu'au lendemain de ce jour de fête et de joie, le mardi 2 novembre 1999 - jour de la commémoration des fidèles défunts dans l'Eglise catholique - à mon réveil, je suis absolument incapable de quitter mon lit. Je suis en proie à des douleurs spirituelles et psychiques insupportables, et je crois pouvoir dire aujourd'hui que dans toutes les années ô combien difficiles que j'ai traversées de fin 1999 à 2005, ces souffrances-là ont été les pires. Ce matin-là, je ne comprends absolument pas ce qu'il m'arrive. Je supplie mon mari, qui doit aller travailler, de ne pas me laisser seule à la maison, je me sens tout à fait incapable de m'occuper de nos trois jeunes enfants - je suis en congé parental pour ma part à ce moment-là. Il se laisse convaincre, et de mauvaise grâce, prend un jour de congé, non sans me le reprocher par la suite.

Toute cette journée, je suis vissée à mon lit dans des tortures psychiques indescriptibles. Je revois toute mon existence à travers le prisme de l'Evangile. Je comprends cruellement mes manquements à mon prochain, certains mauvais choix que j'ai pu faire dans ma vie, je perçois avec lucidité mon néant dans ce qui n'a pas été en adéquation, dans mes pensées et mon agir passés, avec la Parole du Christ.

Je supplie alors mon mari d'appeler notre curé, de le faire venir à mon chevet, je souffre trop moralement et spirituellement, je ressens qu'il me faut, dans ces instants funestes, la présence d'un prêtre. Mon mari ne comprend rien à ce que j'exprime et n'appelle pas le prêtre, il me laisse seule dans ma souffrance.

Je pense que c'est ce jour-là qu'il a commencé à se dire que j'avais une maladie mentale et envisagé de prendre contact avec des psychiatres à mon sujet.

Mes tortures psychiques durent toute la journée.

Au soir, l'apaisement vient, mais je ressens avec acuité en moi la vérité de trois révélations devant lesquelles je ne vais désormais plus jamais pouvoir me dérober.

Première révélation

La première de ces évidences, tout-à-fait nouvelle, c'est que j'ai eu tort depuis une quinzaine d'années de penser comme tout le reste de ma famille que ma tante Irène, sœur aînée de mon père, était folle, uniquement folle. On m'a toujours raconté qu'adolescente, Irène a commencé à avoir des problèmes mentaux, qu'elle ouvrait les fenêtres pendant les orages pour lancer des prophéties bizarres. Elle a été soignée à l'époque aux électrochocs. Très jeune encore, elle a voulu être religieuse, mais le couvent - sans doute mal choisi - dans lequel elle a commencé un noviciat ne l'a pas gardée en raison de cette fragilité psychique. Puis Irène a été fille de salle en hôpital, et est entrée ensuite jeune encore au service d'un prêtre âgé. C'était une très jolie femme, elle rêvait d'avoir des enfants, mais elle ne s'est jamais mariée, jamais la moindre histoire d'amour. Par contre, une indéfectible piété. Elle avait un don exceptionnel pour le dessin, et peignait de magnifiques images pieuses. Dans le village où le vieux curé était prêtre, elle faisait le catéchisme et était souvent entourée d'une ribambelle d'enfants.

Et pendant les années de retraite de ce prêtre, dont elle s'est occupée avec dévouement jusqu'à sa mort dans une maison urbaine qu'il avait acquise pour ses vieux jours, elle a eu à nouveau des troubles mentaux, surtout sous forme de pénitences spectaculaires, propres à la ridiculiser, qu'elle s'imposait dans les rues de cette ville - elle qui, pourtant si sainte, se disait toujours une grande pécheresse - et a dû faire plusieurs longs séjours en hôpital psychiatrique. Restée seule dans la maison après le décès du prêtre qu'elle servait, elle a eu parfois des ennuis avec des personnes mal intentionnées, à force de distribuer trop généreusement et avec un certain manque de discernement ses quelques biens, ambitionnant, pour vivre en conformité avec l'Évangile, de se dépouiller de tout.

En famille, nous avons toujours tous considéré qu'Irène avait depuis l'adolescence une grave maladie mentale, on ne nous a jamais donné un diagnostic précis, mais pour nous elle délirait totalement, nous ne nous posions pas plus de questions.

Or, au soir de ce 2 novembre 1999, je ressens en moi une honte immense à n'avoir pas compris ma tante Irène autrement. Je comprends soudain qu'Irène a toujours été suprêmement aimée du Seigneur. Qu'elle a vraiment eu un don de prophétie ; à ce moment-là je ne sais pas encore lequel, mais je le saisis clairement. Jamais plus, par la suite, je ne pourrai porter le même regard sur ma tante, même si dans sa vieillesse et jusqu'à sa mort, elle s'est enfoncée dans la confusion mentale. Je comprends soudain qu'il y a toujours eu entre ma tante et moi un lien particulier que personne jusqu'à ce moment-là n'a su interpréter correctement. D'ailleurs, elle m'a confié plusieurs fois sa vocation contrariée de carmélite – et à quel point suis-je moi-même admirative de la spiritualité du Carmel, vénérant tant sainte Thérèse d'Avila ! C'est aussi Irène qui a soufflé à ma naissance le prénom de Véronique à mes parents, pour que je sois amenée à me configurer un jour à cette femme qui avait essuyé le visage du Christ Jésus sur son chemin de croix.

Irène, bien-aimée du Seigneur, a fait l'offrande d'une vie humble, pieuse, généreuse, elle m'a donné une impulsion déterminante pour ma foi future, et a pris sur elle tout le poids de la stigmatisation comme malade mentale, comme si elle désirait me préserver, pour mon avenir, de l'impasse dans laquelle sa propre vie aurait l'air, quelques seize années après ce 2 novembre 1999, de s'être terminée. Définitivement, la gratitude pour son rôle déterminant dans ma propre vie spirituelle allait l'emporter désormais dans mon cœur sur le regret non dépourvu de honte d'avoir une tante « malade mentale ».

Deuxième révélation

Au soir du 2 novembre 1999, la deuxième vérité qui me fait violence au sortir de ce véritable essorage de ma conscience, c'est que ma grand-mère maternelle, encore en vie à ce moment-là, a en elle un esprit mauvais, cet esprit qui l'amène à persécuter ma mère depuis toujours en la rabaissant sans cesse, en la rabrouant maintes et maintes fois, même quand sa seule fille vient à elle avec les meilleures intentions. Elle glorifie toujours son fils cadet devenu prêtre à ses dépens. L'incompréhensible de ce comportement percute soudainement ma conscience : c'est cet esprit mauvais possédant ma grand-mère qui corrompt toutes les relations familiales depuis des décennies. Qui l'amène à haïr bien souvent sa propre fille. Qui a vociféré dans les couloirs de la maternité à la naissance de ma sœur aînée dont elle exigera en outre de manière très autoritaire de devenir la marraine de baptême. Et qui a joué également un rôle, et non des moindres, dans l'histoire de ma propre naissance.

En effet, je sais depuis toujours que quand ma mère a été enceinte de moi, elle a été désemparée. Elle était déjà à bout de fatigue, c'était sa quatrième grossesse en six ans de mariage. Mon histoire d'enfant non désirée m'a poursuivie toute mon enfance et ma jeunesse comme une blessure indélébile. Mais il y a pire, et je l'ai su très tard, à l'âge de vingt-trois ans, quand ma première nièce est venue au monde et que ma mère m'a fait un aveu, fort maladroitement, à la maternité où nous visitons ma sœur née juste avant moi dans notre fratrie, la jeune accouchée. J'ai su, très brutalement, que ma grand-mère maternelle avait donné à sa fille enceinte de moi des conseils de bonne femme pour avorter - prendre des bains de pieds dans de l'eau salée. Ce qui était très inefficace, fort heureusement. Mais l'intention de m'éradiquer dès le sein de ma mère était là, dans l'esprit de mon aïeule. Ce fut pour moi d'une violence extrême à entendre. Mais je n'en ai pas voulu bien longtemps à ma maman pour autant : j'ai très bien compris qu'elle n'aurait jamais eu une idée pareille sans ma grand-mère, ma mère était si simple et si chrétienne !

Ma grand-mère a toujours provoqué de violents conflits dans la famille au sens large. Tout notre entourage le sait.

Au soir du 2 novembre 1999, je sais qu'elle a en elle un esprit mauvais. Je comprends alors bien des enjeux de notre tragédie familiale.

Ma grand-mère est décédée cinq ans plus tard, en 2004, à presque quatre-vingt-quinze ans. A son enterrement, comme mère de prêtre, il y avait une dizaine de d'officiants pour concélébrer. Mon oncle l'avait toujours présentée à ses confrères comme une sainte femme. Nous ses proches, nous n'étions pas dupes.

Je n'ai pas trouvé la paix du cœur à son décès, et bien au contraire : une nouvelle salve d'épreuves majeures allait m'atteindre, dont le départ de mon mari du foyer après de nouveaux conflits conjugaux terribles, et un internement très injuste que j'ai dû subir.

Autant dire que je ne priais guère pour le salut de ma grand-mère, les stigmates de ses agissements se perpétuant encore par-delà sa mort, dans notre relation compliquée avec notre oncle notamment, même si notre maman put jouir de quelques années de répit psychologique avant son propre décès en 2010.

Mais bien plus tard, dix ans après la mort de notre grand-mère, quand j'allais moi-même déjà beaucoup mieux, j'eus l'intuition irrépressible qu'il fallait faire dire une messe pour le repos de son âme, et ce le 2 novembre 2014, jour de la commémoration des fidèles défunts, qui tombait cette année-là un dimanche. Je demandai donc cette messe, dans le secret, au curé de ma paroisse, elle aurait lieu à neuf heures du matin dans le village voisin du mien et je ne le dis à personne, c'était un vœu très intime, une intercession toute personnelle, enfin, pour ma grand-mère, dont je voulais faire porter le salut par l'Eglise tout entière.

Et comme toujours dans ces cas-là, quelque chose faillit au dernier moment entraver ma présence à cette messe dominicale : la veille au soir, jour de la Toussaint, ma meilleure amie fêtait avec de nombreux amis et sa famille ses cinquante ans – que j'avais atteints moi-même en début d'année. Je ne pouvais pas ne pas être présente à cette fête auprès de mon amie très chère et de tant de ses proches que j'aimais aussi. Mais c'était à près deux heures de route de chez moi !

J'y allai donc, et la fête fut magnifique. Et je pris une chambre d'hôtel là-bas, me couchant vers trois heures du matin, pour me lever déjà trois heures plus tard, pas reposée du tout, et repartir en voiture vers chez moi. J'étais parvenue à tenir mon engagement : je fus bien présente à la messe de neuf heures malgré ma fatigue, et j'intercédai de toutes mes forces, avec le soutien de l'Eglise célébrant le jour des fidèles défunts et l'eucharistie, pour l'entrée de ma grand-mère dans son repos.

Et depuis ce jour, j'ai trouvé une paix profonde par rapport à elle, la sentant délivrée et enfin dans les bras de Dieu, et au fond de moi, le pardon finalement accordé à mon aïeule.

Troisième révélation

La troisième vérité révélée au soir du 2 novembre 1999, qui est plutôt une injonction reçue, va me déchirer le cœur : je sais ce soir-là de façon incontournable que je dois me séparer de celle qui est ma meilleure amie depuis le collège, depuis vingt-deux ans à ce moment-là de notre histoire, celle-là même que je viens de mentionner au paragraphe précédent.

Depuis tout ce temps, depuis la classe de cinquième au collège, nous étions devenues proches l'une de l'autre comme des sœurs. Mais je ne peux pas, au stade où j'en suis fin 1999, progresser dans la foi sous son influence.

Elle est d'une famille athée, du moins par sa mère.

Au collège, à mon contact et parce que ses parents ne l'avaient pas dispensée de cours de religion - nous résidons alors en Moselle, sous statut concordataire - elle va s'interroger sur le Christ. Elle lit les Evangiles. Elle demande un peu plus tard à faire sa première communion, et je vais l'accompagner dans cette démarche, au cours d'une messe de jeunes de l'aumônerie, je vais lui nouer un foulard blanc autour du cou et la voir communier pour la première fois, avec une émotion infinie.

Et puis elle perd la foi au lycée. Elle m'explique qu'elle ne comprend pas que Dieu puisse nous laisser libre de croire ou non en lui. Si nous avons cette liberté, c'est qu'il n'existe pas. Nous restons amies, toujours dans la même classe depuis nos douze ans.

Je perds la foi un ou deux ans après elle, en terminale. Nous sommes toujours comme des sœurs. Nous devenons, étudiantes chacune de notre côté, colocataires pendant deux années.

Six ans plus tard, mariée, à la naissance de mon premier enfant, je la choisis comme marraine de mon fils, mais il n'est pas alors question de baptême, nous ses parents partageant le même agnosticisme, qui a déjà guidé notre choix d'un mariage civil, dont mon amie était d'ailleurs le témoin.

Elle et moi, depuis le collège toujours, nous étions les plus proches amies d'Etienne – pour reprendre le prénom fictif que je lui ai attribué dans mon récit « *Histoire d'une foi* » - qui a été moine trappiste pendant environ dix ans. Elle ne comprend pas son choix du monastère. Elle dit de lui qu'il est dans "*une voie de garage*". Et quand il quitte finalement son abbaye puis les ordres – alors qu'il avait fait profession perpétuelle - elle lui envoie un livre d'une religieuse ayant quitté les ordres elle aussi : "*Dieu ne m'a pas parlé*" (de Anne Pontillé).

A moi, elle offre "*L'Antéchrist*" de Nietzsche parce que je lui ai confié un jour que, bien qu'agnostique, je n'arrivais pas à me détacher de la personne du Christ.

"*Lis ça*".

Mais ce livre, que j'ai gardé longtemps dans ma table de chevet, sans pourtant jamais le lire, me révolte. Pour m'en défaire définitivement, un soir, avec mon mari, j'irai le brûler dans le jardin, à grand peine d'ailleurs : il ne voulait pas s'embraser.

Quand je reviens vers Dieu et l'Eglise dans les années 1997, 1998, mon amie ne comprend pas bien. Elle me dit : *"On retourne à ce qui nous vient de notre famille."*

Nous faisons alors, le jour de Pâques 1998, baptiser nos enfants qui ont cinq et sept ans, et selon la promesse échangée à la naissance de notre fils, elle doit tenir ce jour-là le rôle de marraine pour lui.

Elle m'avouera plus tard que la cérémonie a été pour elle une torture. Elle ne pouvait adhérer à cette démarche. Elle me dit au sujet de mon fils qu'elle aime infiniment :

"Je me chargerai de lui apprendre autre chose."

Et voilà qu'au soir du 2 novembre 1999, je suis face à cette injonction crucifiante, reçue implicitement au sortir de cette journée de torture spirituelle : je dois me séparer de cette amie. Radicalement, et sans délai.

Je le dis à mon mari, et il n'y comprend rien.

J'écris une lettre à mon amie, et elle n'y comprend rien.

Elle téléphone, je suis au sous-sol en train d'étendre du linge, mon mari m'appelle et je lui dis que non, je ne répondrai pas, et je pleure toutes les larmes de mon corps.

Le Seigneur ne m'a jamais rien demandé de plus difficile que cette rupture.

En obéissant, je suis apparue de plus en plus aux yeux de mon entourage comme malade psychique. Le curé de ma paroisse n'a pas compris ce fait non plus. Il m'a dit que cela ne pouvait pas venir de Dieu. Et il a cessé de me prendre au sérieux à partir de ce moment-là.

Il n'empêche que j'ai beaucoup progressé dans ma foi quand j'ai été délivrée de ce lien tellement intense. J'ai pleinement osé être croyante. J'ai lu presque toute la Bible, avec une gourmandise extraordinaire, en deux ans. J'ai vécu une vie de prière.

Puis, malheureusement, des tentations spirituelles massives m'ont fait basculer dans la précarité psychique. J'ai perdu pied, et j'ai été abandonnée à la sphère de la psychiatrie, sans aucun soutien spirituel autour de moi sinon des prières, oui, mais de loin. J'étais seule, immensément seule, et considérée de toutes parts comme malade mentale à soigner, mystique délirante à sédaté. Ce que j'ai fini par admettre moi-même, dans une terrible dépression consécutive à l'arrachement hors de mon âme de mes convictions intimes les plus belles et les plus fortes.

Et donc, deux ans après avoir reçu ces trois révélations, quand j'étais d'accord avec tout le monde pour me considérer comme malade mentale, et que ces injonctions me semblaient donc caduques, étant très déprimée, éteinte, je me suis réconciliée avec mon amie.

Ce fut dur pour elle de revenir vers moi.

Ce fut difficile et humiliant pour moi de laisser penser que je n'avais pas du tout vécu quelque chose de l'ordre du spirituel en 1999, mais uniquement du psychiatrique.

Personne n'a jamais su, jusqu'à ce que je m'en ouvre à des accompagnateurs spirituels depuis 2012, ce que j'ai vraiment vécu ce 2 novembre 1999.

Mais avant d'en donner une explication, il faut que je mentionne d'autres grâces reçues avant les soins en psychiatrie, grâces insignes qui me portent aujourd'hui encore.

2 décembre 1999

C'est la nuit. Je suis couchée mais je ne dors pas. Mon mari, lui, dort à côté de moi.

Je ne me souviens plus de mes pensées avant cet instant. Mais ce que j'ai vécu cette nuit-là demeure profondément ancré en moi, dans toutes les dimensions de ma mémoire, physique, spirituelle, émotionnelle. C'est gravé pour toujours.

Une immense chaleur, intense, bienfaisante, survient sur moi. Elle part de la nuque et elle enveloppe tout mon corps. Elle me plonge dans un état de bonheur tel que je n'en ai jamais ressenti auparavant. Avec cette chaleur, je ressens un amour qui m'inonde, je me sens aimée comme jamais de ma vie je n'ai été aimée, c'est un amour qui est au-dessus de tout amour. Moi qui suis une femme qui ai connu l'amour conjugal et qui ai aimé les plaisirs de la chair, je peux dire que cet amour et ce bonheur-là les surpassent infiniment. C'est indicible.

Je reste dans un état de béatitude extrême pendant un bon moment.

Puis je perçois comme un tourbillon venant d'en-haut. Une image appropriée serait une tornade évasée vers le haut et aboutissant à mon oreille, je perçois ce tourbillon qui est sans bruit et qui ne m'occasionne aucune frayeur, il aboutit clairement à mon oreille et y finit son enroulement.

Cela dure un moment aussi, je ne suis pas effrayée, je suis toujours enveloppée d'amour et je vis ce moment en plénitude, je sens que Dieu est là.

Au bout d'un moment, tout cesse, le tourbillon et aussi la chaleur.

Je demeure dans une grande paix.

Je me dis sans m'être posé de questions :

"Dieu m'a circoncis l'oreille."

Et aujourd'hui encore, je ne dirais pas autre chose.

Le lendemain matin, l'aube est si extraordinairement belle que je prends une photo depuis le balcon de ma maison.

Je raconte cette expérience à mon mari.

Erreur fatale.

A partir de là, il va me harceler psychologiquement de plus en plus et prendre de premiers contacts avec des psychiatres.

**Aube du 2 décembre 1999 depuis mon balcon
(photo originale)**



Comment le Seigneur Jésus s'est manifesté à moi pour la première fois

Fin 1999, début 2000, je lisais beaucoup, et avec émerveillement, les Actes des Apôtres et les Epîtres de saint Paul dans la Bible, dans la continuité de ma grande prédilection pour l'Evangile de saint Luc.

Je priais beaucoup, à cette période, saint Luc et saint Paul, non pas comme des personnages d'un lointain passé, non, c'était autre chose, je me sentais proche d'eux comme de véritables amis.

Une nuit, dans ma prière, j'ai dit à saint Paul :

"Paul, tu es tout près de Jésus, dis-lui que je l'aime, dis-lui que je l'aime, dis-le-lui !"

Et là, c'est comme une vague de bonheur et d'amour qui est venue à moi.

Je sentais qu'il était là, lui, le Christ Jésus.

Je ne voyais rien - je n'ai jamais, jamais eu de visions ou « *d'apparitions* » - mais je le ressentais présent par toute l'émotion de mon cœur. C'était très fort et très pur, cela ne pouvait venir que de lui.

Je me suis alors exclamée intérieurement : *"C'est toi !"*

Et instantanément, je l'ai perçu avec toutes ses plaies de crucifié, et j'ai versé abondance de larmes en lui disant :

"Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?"

C'est cette nuit-là que j'ai entendu à l'intérieur de moi-même sa voix, pour la première fois. Une voix bouleversante de tendresse, ineffablement belle.

Et nous avons alors eu un dialogue sur les souffrances de sa Passion.

J'étais bouleversée d'amour et de compassion pour mon Seigneur qui avait tant souffert de l'iniquité des hommes, et qui venait, humble et confiant, m'en faire la confiance.

Retour sur « Histoire d'une foi »

A ce stade de mon témoignage, je dois quelques explications à mes lecteurs, surtout s'ils ont pris connaissance, à sa diffusion originelle en 2012 ou plus récemment, de mon premier récit « *Histoire d'une foi* ».

Peut-être une incompréhension se manifeste-t-elle du fait que je ne relate pas, dans les deux écrits, certains événements similaires ou parallèles de la même façon.

La raison en est toute simple : en Dieu, rien n'est figé, notre relation à Lui et Sa relation à nous évoluent au fil du temps, et ce qu'on n'a pas bien compris un temps, on le saisit beaucoup mieux avec des années de recul, la progression en âge et en sagesse, ainsi qu'un état plus ou moins favorable psychologiquement et spirituellement.

En outre, dans les questions de foi et ô combien plus de vécu mystique, la créature n'est pas seule : non, elle est totalement plongée dans une relation au Tout-Autre, qui se donne et se reprend quand Il veut, à qui Il veut et comme Il veut. La créature, elle, n'est pas celle qui décide de ce qu'elle vit et ressent pour et avec son Créateur : Dieu est suprêmement libre de se donner, d'éclairer ou de laisser sa créature dans la difficulté du doute ou tout du moins de la quête spirituelle, même si elle est dans sa grâce et dans l'obéissance à sa volonté. Ainsi, le Seigneur peut combler un temps une âme d'une surabondance de grâces, puis faire mine de l'abandonner à la sécheresse spirituelle, et ce parfois pour un temps très long. Il n'y a là aucune règle prédéfinie, ni aucune anticipation possible de la part de l'orant. La créature doit simplement se tenir prête à recevoir la manne, ou à supporter la sécheresse spirituelle voire la déréliction ou l'acédie. La supplication est toujours possible, et Dieu aime infiniment à nous exaucer. Mais Il le fait dans le temps le plus favorable, et selon sa prescience à Lui, notre envie ou notre volonté n'étant pas toujours les meilleures pour nous-même, ni notre notion du temps identique à la sienne, qui est évidemment inscrite dans l'éternité.

Je ferai donc ici une confidence que je réservais jusqu'à présent à mes accompagnateurs spirituels : dans mon vécu mystique, grâces et périodes de latence se sont succédées, et ce sans aucun rapport avec la prise ou non de traitements psychiatriques. Ainsi par exemple, j'ai continué à dialoguer avec le Seigneur dans mon oraison jusqu'à l'été 2001, alors que depuis février de cette année-là et un internement, j'étais sous neuroleptiques.

On pourra penser : mais bien sûr, il fallait le temps que les traitements agissent. Voire. Car ce qui a fait cesser toute « voix » entendue en 2001, et de façon radicale, c'est un échange épistolaire avec un moine bénédictin qui pria beaucoup pour moi à cette époque, en qui j'avais grande confiance, et non un comprimé ou une injection de plus ou de moins. Je lui avais posé par écrit trois questions très précises pour déterminer si oui ou non, je délirais encore. Quand sa réponse écrite claire me laissa penser que oui, toute « voix » cessa dans ma prière. Complètement, du jour au lendemain. Je fus alors plongée dans une telle sécheresse spirituelle, une telle solitude intérieure et une telle nostalgie du Seigneur, mon confident de naguère, que je sombrai aussitôt dans la dépression qui m'a ravagée jusqu'en 2003, et que j'évoque dans le chapitre sur la « Troisième révélation ».

Ainsi, comme au cours de l'année 2003, je commençais à émerger de cette longue dépression, mais toujours dans la sécheresse spirituelle - en tout cas, je n'entendais plus de « voix » et mon psychiatre du moment s'en réjouissait – il estima que j'avais été en proie à une bouffée délirante aiguë en 2000 et 2001, mais que j'étais en rémission encourageante, et il me fit cesser mon traitement par neuroleptiques. J'allais plutôt bien, et cela dura un an. Je le raconte dans « *Histoire d'une foi* ». Pas de médicaments, pas de « voix » non plus, la foi nue mais constante.

Arrive alors l'été 2004 et la tentative de recoller les morceaux de notre couple conjugal en péril majeur après ces années de grande souffrance. Nous participons, demandeurs de réconciliation profonde, à une session Cana pour couples avec la communauté du Chemin Neuf.

Et c'est au cours de cette semaine, il est vrai extrêmement intense émotionnellement et fatigante, que le Seigneur Jésus est revenu, une nuit, en grande puissance, dans ma prière. A Cana. En Epoux, comme un signe.

J'ai alors interrogé profondément le Seigneur et tous mes saints préférés dans les temps de prière que je prenais dans la journée. Je me souviens d'une oraison intense, dans la chapelle de Hautecombe, où j'ai demandé à sainte Thérèse Bénédicte de la Croix (Edith Stein) d'intercéder pour moi, pour nous, afin de m'éclairer sur ce qu'il devait advenir de notre couple et de ma vie spirituelle. Derrière moi, une autre femme priait. Quand je suis sortie, longtemps après, de la chapelle, elle m'a dit qu'elle avait prié pour moi. Et de fait, j'avais déjà intérieurement ma réponse : il s'agirait, malgré la fracture profonde de notre couple et en dépit de nos incompréhensions réciproques chroniques, de demeurer ensemble le temps d'élever nos trois enfants qui avaient alors treize, onze et six ans, soit un temps encore très long, après lequel chacun de nous deux reprendrait sa liberté – nous ne nous étions jamais liés par le sacrement du mariage – et ce moment venu, je pourrais me consacrer au Seigneur en faisant pour Lui, et pas avant, définitivement vœu de chasteté.

J'en fis part à mon mari, puisque cette semaine-là, nous étions disposés à tout nous dire.

Mais rien ne se passa de la sorte.

Au retour chez nous, nos altercations redevinrent d'une violence extrême. Mon mari était persuadé que je « rechutais » dans le délire, étant sans traitement depuis un an – et bien sûr, tout notre entourage, médecins compris, pensa de même. Je me débattais pour conserver ma sérénité, mais en vain dans ce contexte délétère d'oppression psychologique et de menaces répétées de nouvel internement. J'étais cernée de partout, et de nouveau absolument seule dans ma vérité.

Et là, je commis une nouvelle erreur : une tentation spirituelle advint, que j'interprétais comme un signe indiscutable, enfin, qui permettrait que mon mari me croie, car mon désespoir était là : faiblement chrétien lui-même, très versatile, il n'était jamais parvenu à croire vraiment en mon vécu mystique si intense et si profond. Je lui confiai donc ce signe reçu, que je croyais sûr : il n'en était rien, une tentation étant une tentation ; pour

cette fois-là, je n'étais pas dans la vérité. Et tout s'enchaîna alors autour de moi de la pire des façons : ultimatum posés, rendez-vous médicaux imposés pour que je reprenne un traitement – ce que je fis de bonne grâce – et jusqu'à ce guet-apens inique un soir en hôpital psychiatrique, où mon mari n'honora jamais la promesse donnée de m'accompagner à un rendez-vous pris par mon généraliste et lui et qui se termina en internement à sa demande, signé par un interne en psychiatrie expéditif qui ne me connaissait pas du tout et me jugea sur deux ou trois paroles qui lui déplurent personnellement.

Autant dire que ma confiance en mon mari était dès lors rompue pour très longtemps, et d'ailleurs, il me quitta peu de temps après ma sortie d'hôpital.

Le Seigneur, quant à lui, se moque bien de la prise ou non de neuroleptiques quand il veut s'attacher une âme. Et par bonheur, Il ne m'a pas abandonnée tout de suite à la sécheresse de l'oraison. Ce n'est que plus tard que ma prière est redevenue ordinaire, sèche mais confiante. J'étais alors dans l'urgence de l'agir : surtout, ne pas prendre un long arrêt maladie, car je n'avais qu'une obsession : la crainte que mes enfants me soient retirés, dans la perspective d'un divorce qui se profilait inéluctablement, au motif que j'étais « malade mentale ». J'ai ainsi travaillé d'arrache-pied comme professeur des écoles, pendant les quinze années suivantes, pour que jamais la garde de la plus petite ne me soit retirée, les deux aînés ayant accepté plus tard soit d'habiter chez leur père le temps du lycée, soit, à ma demande, une résidence alternée quand il y eut une « marâtre » en jeu. - J'opte pour ce terme au sens propre...et figuré. Cette femme funeste n'est plus dans la famille aujourd'hui, grâce à Dieu.

Et ma vie spirituelle dans tout cela ?

J'ai gardé une foi entière et confiante, mais je peux dire que de 2005 à 2011, ma prière a été nue, aride, sans « voix ». Et je m'en suis bien accommodée. N'ayant plus jamais, depuis, cessé mon traitement médical, j'étais rassurée sur mon état mental, quitte à me dire que j'avais peut-être bel et bien été malade, seulement malade ; j'étais nostalgique de ma si belle intimité avec le Seigneur, mais confiante néanmoins, ne perdant jamais la foi ni la pratique.

Puis, ma maman étant décédée en 2010, un an plus tard a jailli de mon clavier d'ordinateur « *Histoire d'une foi* ». Je voulais témoigner de mon parcours singulier, de ma quête inextinguible de Dieu, de ma joie de croire, de tant de grâces reçues.

J'ai eu cependant, je l'avoue, énormément de mal à écrire le dernier chapitre « *La maladie* ». Il me coûtait infiniment de laisser tant de place à l'aspect « troubles mentaux », moi qui savais bien qu'il y avait eu, tout de même, autre chose que du délire dans ma vie spirituelle. Mais à vrai dire, je n'avais guère le choix : en dire plus, en dire autre chose, c'était m'exposer une fois de plus au soupçon de mon entourage et au risque d'internement sous contrainte. Or plus jamais je ne voulais, je ne veux revivre ce traumatisme absolu.

Alors voilà, je me suis livrée dans le dernier chapitre de mon témoignage « *Histoire d'une foi* » comme malade, délirante, internée, c'était la version officielle et j'y acquiesçais, n'ayant guère d'alternative, et trop pudique encore pour en révéler plus.

L'après « Histoire d'une foi »

Mais que s'est-il passé alors ?

Eh bien, le manuscrit achevé, préfacé, prêt à être édité – ce qui ne s'est pas fait car je n'ai contacté que trois éditeurs qui ont refusé mon manuscrit ou ne m'ont jamais répondu - puis le récit diffusé début 2012 par le biais du site internet que mon fils m'a créé, le Seigneur est soudain revenu dans ma prière pour me dire :

« Maintenant je peux te parler ! »

Oui, à ce moment-là, une fois que je m'étais présentée à tous comme malade et délirante, Il pouvait sereinement revenir dans mon oraison, il existait désormais une « version officielle » et publique de ma vie spirituelle, nous pouvions donc reprendre le cours de nos longs dialogues, de nos confidences réciproques, de tout l'enseignement qu'Il avait à me prodiguer, lui le Verbe intarissable et moi l'orante, l'écoutante avide, la disciple fidèle, le réceptacle, plein de gratitude, de ses confidences et de sa confiance.

Qu'Il m'enseigne, lui la Parole, et que je lui sois main d'écriture, Lui qui de sa vie terrestre n'a jamais rien écrit, sinon quelques signes dans le sable quand il s'agissait de détourner les jets de pierres d'une femme piégée par des pharisiens ! (Jean 8, 2-11).

2011 – 2022, cela fait donc onze ans à présent que mon oraison n'a presque plus jamais été vide et sèche. Oh bien sûr, je ne suis pas toujours parfaitement disposée à L'entendre, ni Lui dans la nécessité de me donner un enseignement, il y a des périodes de prière moins intense, moins « habitée », et j'en suis souvent la cause par ma distraction, mais la confiance est là, la disponibilité réciproque existe, et la douceur de l'échange demeure insurpassable.

Il a su exiger de moi le don total et sans retour de ma personne, et depuis onze ans et une consécration discrète en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, je lui suis toute donnée, dans des vœux intimes mais sincères de chasteté que je renouvelle à chaque date anniversaire, dans la confiance à un prêtre, là où je me trouve à cette date-là.

Le Christ Jésus a d'autres exigences envers moi, comme celle d'éviter au maximum de le faire parler, dans mes écrits, à la première personne et au style direct, comme le font l'immense majorité des fausses mystiques qui trahissent ainsi profondément sa Parole et sa Personne. Je n'écris pas sous sa dictée, pas plus qu'elles ne le font, elles qui n'écrivent pas sous sa dictée à Lui, mais bien plutôt sous celle du Mauvais qui le singe – mais très mal. Jésus n'est absolument pas narcissique, ne se met pas sur un piédestal permanent et ne s'adresse pas à moi avec une condescendance empruntée. Il ne m'accuse pas en vrac, et ne me culpabilise jamais inutilement, ni ne m'infantilise. Il est d'une délicatesse extrême envers la femme que je suis.

Ce que j'ai vécu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai observé, ce que j'ai médité, voilà la matière de mes écrits actuels. Le Christ y est partout présent. Il remplit ma vie. Mais il est Lui, et je suis moi.

Qui serais-je pour le faire parler à sa place, Lui qui nous a déjà dit l'essentiel dans les quatre Evangiles canoniques ? Je ne prétends aucunement en rédiger un cinquième. J'essaie simplement de transposer ses paraboles, son regard, son langage dans les temps où nous sommes. Le plus fidèlement possible. Et ce, grâce à toutes les subtilités de son enseignement dans mon oraison, qui me permettent parfois de lire « entre les lignes » des Ecritures. Mais je respecte les Evangiles comme un concentré de vérité insurpassable et en tous points fiable.

Et d'ailleurs, je peux le dire, le Christ Jésus, celui qui me parle depuis si longtemps à l'intime du cœur, est exactement le même, au ton et au choix des mots près, que celui des Evangiles.

Retour sur « Les trois révélations »

Pendant mes longues années de « latence spirituelle » de 2005 à 2011, quand je n'étais plus sûre de rien quant à mon oraison passée et n'entendais plus aucune « voix » dans ma prière, je demeurais néanmoins convaincue de la véracité de ce que j'avais reçu de manière si forte au soir du 2 novembre 1999, à savoir, la sainteté et le caractère prophétique des inspirations de ma tante Irène, l'esprit mauvais qui avait tourmenté ma grand-mère maternelle et corrompu nos relations familiales autour d'elle, et la nécessité qui s'était imposée à moi de prendre pendant deux années du recul par rapport à mon amie se montrant à ce moment-là peu capable de respecter mon itinéraire résolu dans la foi.

Je précise que nos relations sont à nouveau excellentes depuis vingt ans à présent, faites de respect réciproque et de goût à vivre de nombreux événements heureux ensemble, avec nos enfants qui s'aiment beaucoup et nos amis communs ; nous partageons nos joies et nos fêtes comme nos grands deuils, dans lesquels nous nous accompagnons fidèlement l'une l'autre. Je continue et je continuerai à l'appeler « ma meilleure amie », tant cette amitié est ancienne et solide, nous incorporant même dans la famille l'une de l'autre.

Les relations avec mon ex-mari se sont également normalisées au fil des années, après notre divorce en 2009. Il s'est toujours montré très soucieux de nos enfants et de leur avenir, et, la prise de distance réciproque aidant, nous avons mieux appris à nous respecter l'un l'autre, devenant progressivement capables de fêter de grands événements tous ensemble, la présence d'une seconde épouse à ses côtés ne m'incommodant pas. Je reconnais qu'il était difficile de m'accompagner dans mon itinéraire spirituel singulier tant j'en avais été déstabilisée, et j'espère toujours le voir évoluer un jour quant à l'interprétation de mon vécu d'il y a vingt ans.

Quant à ces trois inspirations très fortes du 2 novembre 1999, je n'aurais jamais pu les trouver dans les profondeurs de moi-même sans être passée au crible de cette journée de souffrances psychiques et spirituelles majeures.

Depuis dix ans, le Seigneur présent dans mon oraison est souvent revenu pour moi et avec moi sur ce vécu déterminant, m'assurant maintes et maintes fois qu'il n'avait jamais été une sorte de « première crise de délire » et encore moins une tentation diabolique. Non, bien au contraire, cette traversée au creuset du feu dévorant de l'Esprit de Vérité a été pour moi, en quelque sorte, une expérience de ce qu'est, de ce que sera pour chacun de nous, au passage de la mort ou au retour du Christ en Gloire, le ressenti du *purgatoire*.

Au sujet du purgatoire

Purgatoire, voilà bien un grand mot qui fait peur, ou hurler, ou rire.

Eh bien pour moi, il ne me fait plus rire du tout, car j'ai souffert intérieurement, ce jour du 2 novembre 1999, comme jamais dans ma vie – et Dieu sait si j'en ai subi, des tortures morales, psychiques, spirituelles...

Le purgatoire n'est ni un lieu, ni un temps, ni une sorte de « sas » avant de Ciel ou le *Paradis*. Ce n'est pas un espace confortable de villégiature en attendant autre chose. Ce n'est pas non plus l'enfer, on en réchappe. Et ce n'est pas, je l'affirme avec force aujourd'hui, une légende ou une option théologique discutable et facultative.

Le purgatoire est un passage incontournable au feu de l'Esprit, dont je témoigne car je l'ai vécu, traversé, discerné. Aussi inconcevable que cela puisse paraître.

Il n'intervient normalement jamais pendant la vie terrestre, mais bel et bien au moment de notre mort. A tous. En ce sens, le vivre dès ma vie terrestre est une grâce qui m'a été accordée. Peut-être ce passage était-il nécessaire dans ma propre vie pour que puisse y advenir un mois plus tard, le 2 décembre 1999, l'admirable grâce de visite divine dont j'ai été comblée et qui me porte encore chaque jour de manière indicible. Peut-être fallait-il que j'endure le purgatoire dès ici-bas pour ne plus être complètement indigne de recevoir tant et tant de la prodigalité du Seigneur dans ma vie et dans ma prière.

Le fait est que j'y ai gagné une grande lucidité sur les enjeux majeurs de mon existence : comprendre la source de nos indicibles souffrances familiales, améliorer mon discernement quant aux esprits contraires : celui du mal et celui de la Vérité et de la sainteté, et devenir plus attentive à mes influences subies ou consenties, toujours dans l'optique de progresser dans la foi et la docilité à la volonté de Dieu.

Un fait me frappe aussi : outre ces trois révélations reçues le 2 novembre 1999, j'avais, pendant ces heures d'épreuve extrême, une grande acuité de souvenance de mes fautes et de mes infidélités aux commandements divins – ceux de l'Evangile, qui englobent les dix Paroles fondatrices de Dieu données à Moïse sur les tables de la Loi. Je revoyais toutes mes erreurs de conduite et j'en ressentais un remords extrême.

Mais fort heureusement, cela n'a pas duré trop « *longtemps* », si je puis ici introduire une notion mal appropriée de temps écoulé. Une journée, soit une douzaine d'heures.

Je ne désire pas insinuer avec une certaine présomption, en disant cela, que mes fautes personnelles au long de ma vie ne nécessitaient pas davantage de passage au crible du feu de l'Esprit de Sainteté : non, mais souvenons-nous que quelques jours auparavant, j'avais entrepris une profonde démarche de confession à notre curé, que je lui avais déjà confié mes principales erreurs et errances de jeunesse, et que j'avais reçu du Seigneur, par le ministère de ce prêtre, le sacrement de la Réconciliation, le pardon de mes péchés.

Or, je crois très profondément en la valeur sacramentelle et divine de la démarche de confession et de l'absolution donnée par un ministre ordonné. Et je suis persuadée que si je n'avais pas accompli cette démarche de confession récapitulative quelques jours auparavant, ma traversée du purgatoire aurait été encore infiniment plus douloureuse et durable.

Je le dis car c'est très important.

Depuis que j'ai vécu ce « *temps* » de purgatoire et que j'ai pu longuement le discerner, à l'aide du Seigneur, je vis dans l'inquiétude pour l'humanité dont je sais intimement, au prix de cette souffrance, qu'elle ne pourra en aucune façon échapper, au moment de la mort, à cette lucidité cuisante sur ce qu'a été une vie terrestre dans ses péchés et ses errances. Tout le mal que l'on a fait au prochain et à soi-même nous revient sans aucun filtre au moment où nous quittons la vie terrestre. C'est cela, le purgatoire, et rien d'autre. Prendre conscience, sans aucune dérobade possible, du pouvoir de nuisance dont on a usé au long de sa vie, tout comme des prévenances dont on a bénéficié et pour lesquelles on a pu se montrer fort ingrat – pour ce qui me concerne, avoir par trop méprisé les bonnes prières et les dons et vertus de ma tante Irène...

Et j'insiste pour affirmer que le purgatoire n'est en aucune manière un « *châtiment* » de la part de Dieu – quelle étrange idée ce serait là ! Dieu ne fait rien d'autre que d'envoyer sur l'âme du défunt l'Esprit de Vérité, qui n'est pas que douce onction jubilatoire, mais avant tout pleine conscience et lucidité personnelle sur l'humain qu'on a été, sur le bon et le mauvais en soi-même.

Au *temps* du purgatoire, il n'y a plus ni dérobade, ni déni de réalité possible : chacun est en mesure de savoir en quoi sa vie a été bénédiction ou malédiction pour soi-même et pour autrui. Avec acuité et vérité parfaite. Et de manière incontournable. On peut avoir passé une vie entière à louvoyer, à se faire passer pour meilleur que l'on est, à avoir une haute opinion de soi-même : au moment de passer de vie à trépas, notre conscience est à nu, accessible et implacable, procurant une authentique connaissance de soi et de celles et ceux avec qui on a été en interaction profonde.

Voilà ce que je crois très profondément, à la faveur de mon vécu singulier, que le Seigneur me propose aujourd'hui de partager à la multitude, après avoir observé un très long temps de discrétion et de maturation de cette expérience déterminante dans ma vie spirituelle et ma vie tout court.

Que chacun veuille bien en tirer des conclusions pour sa propre personne et sa vie présente.

Accompagner nos défunts dans leur passage

Je reviens sur un aspect de mon expérience du purgatoire racontée précédemment.

Dans les affres de ma souffrance, j'ai pu évaluer que je serais incapable de faire quoi que ce soit ce jour-là, sinon recevoir intérieurement ce qui m'était alors imposé, mais j'ai eu le réflexe de supplier mon mari d'appeler notre curé à mon chevet. Puissamment et intuitivement, je sentais que j'avais besoin d'un accompagnement par la prière dans ce passage périlleux. Il se trouve que face à l'incompréhension de mon mari, je n'ai bénéficié finalement d'aucune présence à mes côtés pendant ces heures sombres.

Mais depuis, j'ai tiré un enseignement de ce réflexe que j'avais eu de solliciter présence et prières.

Pour moi, un défunt n'est pas un corps inerte dépouillé d'âme vive et de ressenti. Je crois profondément en la vie éternelle, mais sans naïveté : je ne suis pas de ceux qui prétendent que tous les morts « *reposent en paix* » sur-le-champ, ou montent tout droit dans des dimensions de béatitude parfaite. Et encore moins que tout se termine à la mort, que le corps se corrompt ou est crématisé et que l'esprit disparaît du même coup dans le néant, que le défunt dispose d'une fin de tout. Comme chantait Georges Brassens – qu'au demeurant j'adore écouter - dans sa chanson « Le testament » :

*J'ai quitté la vi' sans rancune,
J'aurai plus jamais mal aux dents :
Me v'là dans la fosse commune,
La fosse commune du temps.*

Qu'on me pardonne cette formule, mais j'ai tendance à dire : « *Trop beau pour être vrai* ».

Les athées se complaisent à croire et à professer que la mort est une fin absolue de l'être, et qu'on ne vit plus désormais que dans la mémoire de ceux qui nous ont connus. Ils estiment leur posture courageuse et prétendent parfois que nous croyants, et a fortiori chrétiens, choisissons la facilité de la foi en la résurrection et en la vie éternelle par peur de la mort et du néant.

Et là je dis *attention !* car les choses ne se passent pas du tout de manière aussi manichéenne.

On ne traverse pas le purgatoire parce qu'on est baptisé voire croyant de surcroît, non, j'ai acquis au contraire la profonde certitude que cette étape de purification de l'âme par la vérité ultime sur soi-même est le lot de tous, athées ou croyants, et ce quelle que soit notre religion d'appartenance. Le corps meurt, l'âme survit et se connaît d'abord en profondeur elle-même avant de devenir quoi que ce soit d'autre. J'en suis profondément persuadée.

Et je crois aussi que malheureusement, les personnes qui ont mené une vie de nuisance à soi-même et à autrui, sans repentir, passent un très mauvais moment juste après leur mort. C'est une conviction très profonde que j'ai acquise, et plus rien ne pourra m'en départir.

J'ai vécu ces douze dernières années des deuils marquants : mes deux parents à dix ans d'intervalle, ma tante Irène, ma marraine de baptême, une amie très chère morte du Covid en 2020 et enfin mon oncle prêtre, décédé quant à lui il y a un mois à peine. Et ces pensées-là m'ont traversée à leur décès.

Concernant ma maman, je n'ai pas pu me tenir à ses côtés le premier jour de sa mort qui fut subite, et parce que je vis à trois cents kilomètres de mon village natal. Mais un fait notable nous a tous marqués : décédée d'un arrêt cardiaque dans son sommeil, sur son lit de mort, elle arborait un magnifique sourire. Un visage apaisé et serein comme nous ne lui en avons jamais connu, tant elle était, de son vivant, criblée d'anxiété et de souffrances morales.

Eh bien, aussi brutal que fut ce deuil, je n'ai pas eu un sentiment d'angoisse pour ce qui a été de son passage. Et j'ai même pensé très fort, et je le pense toujours, que la Sainte Vierge elle-même, que maman avait tant vénérée et priée toute sa vie, s'était penchée sur elle au moment de sa mort. Elle, cette petite fille si blessée, si traumatisée par tant d'injustes souffrances au long de sa vie pourtant vertueuse, j'ai eu pour elle ce sentiment très fort qu'elle avait eu avant toute chose révélation, au moment de son passage, d'avoir vécu une forme de sainteté toute cachée et absolument inconsciente du fait de son immense humilité. Je le pense et je le crois, maman a eu très vite juste rétribution. Pleine connaissance, enfin, de sa beauté d'âme, et non d'une noirceur qui n'existait pas en elle.

Il y a de tels exemples dans l'histoire sainte, comme Thérèse de Lisieux qui affirmait dans son dernier soupir : « *Je ne meurs pas, j'entre dans la Vie.* » Oui, sans doute a-t-elle emprunté l'ascenseur de la sainteté encore plus que celui de la miséricorde de Dieu dont elle avait été l'ardente défenseure. De là à en conclure que notre mort à tous peut ressembler à la sienne, il y a là un peu d'orgueil, si ce n'est de l'inconscience...

D'où l'importance d'accompagner nos défunts dans leur passage les tout premiers jours, avant leurs obsèques, et surtout s'ils ont mené une vie peu charitable voire porteuse de souffrances pour autrui.

Demeurer à leurs côtés dans un salon funéraire, les veiller par l'attention, le souvenir le plus positif possible, et la prière. Ne serait-ce que par un « *Je vous salue Marie* » si on ne connaît que cette prière-là, car Marie est là, présente, au moment de la mort des « *pauvres pécheurs* » que nous sommes. Elle veille et intercède. Cette humble prière l'affirme.

Je pense, même si d'aucuns trouveront cela insensé, que le défunt peut tirer bénéfice d'une présence aimante et priante à ses côtés pendant qu'il affronte les affres du purgatoire. Il s'y sentira moins seul et moins abandonné à la peut-être cruelle réalité de sa conscience. En cela, je rejoins d'ailleurs la tradition de l'Eglise catholique, celle

de mon baptême, qui recommande depuis des siècles de « *prier pour les âmes du purgatoire* ». Il n'y a pas là d'incantation désuète. Ne laissons pas nos défunts affronter, abandonnés de tous, la réalité de leur propre conscience juste après leur mort.

Avant l'aller plus loin dans mon développement sur la mort et la vie éternelle, je vais simplement ici, en guise de conclusion de cette première partie, insérer l'article de blog que j'ai rédigé suite au décès de mon oncle prêtre, qui est mon deuil le plus récent, et aussi celui qui m'a inspiré les inquiétudes les plus vives quant au passage de ce défunt par le purgatoire...

L'à-Dieu à mon oncle prêtre

Blog *Histoire d'une foi* 8 septembre 2022



Cet instant où, prise dans un projet enthousiasmant, vous changez complètement de direction pour vos jours à venir...

Ma valise était bouclée depuis la veille, mon sac à dos prêt pour mon vol du lendemain midi vers le sud-ouest et mes vacances en famille, les gardiens de ma maison et de mes chats arrivés. Tandis que nous échangeions joyeusement, mon téléphone a sonné. Mon oncle prêtre était décédé dans sa maison de retraite dans l'après-midi. Sidération, même s'il allait plus que mal la dernière fois où je l'avais vu mi-juillet.

En quelques minutes, "changer de logiciel". Se mettre en mode deuil et obsèques à organiser, mes sœurs et moi étant sa seule famille. La valise prête ne partirait pas pour Toulouse et l'Espagne mais pour mon village natal en Moselle. Un sac de voyage vite rempli d'un autre style de vêtements, le billet d'avion laborieusement échangé contre un autre vol cinq jours plus tard, et je suis partie vers ces démarches fastidieuses que connaissent les endeuillés d'un très proche.

Instants d'un grande puissance émotionnelle, entre le passage toujours éprouvant aux pompes funèbres, le choix des fleurs, la préparation de la cérémonie des funérailles avec le curé concerné, et ces trois jours de veille du corps presque seule à seul avec mon oncle défunt avec lequel j'avais une relation très particulière, entre ressentiments anciens pour ses attitudes et jugements trop souvent peu évangéliques mais aussi une grande complicité du fait de son état de prêtre et de ma passion absolue pour les choses de Dieu. J'étais à peu près la seule avec laquelle il pouvait encore échanger sur ce plan, la foi et le doute, la fidélité à l'Eglise entre heurs et malheurs, la fin d'une carrière bien difficile, lui il y a vingt-cinq ans en grande délicatesse avec ses paroissiens et son diocèse, moi prenant ma retraite ces jours-là après un burn-out d'épuisement et une cabale de quelques parents d'élèves...

Dans cet ultime dialogue du 15 juillet, il me disait :

"Toi tu peux me comprendre, n'est-ce pas, Véro..."

Oui, je pouvais le rejoindre dans cette dérégulation des volontés bafouées, même si je savais bien qu'il avait été vraiment maladroit pendant tout son sacerdoce avec son prochain souvent blessé par ses paroles acerbes et mal ajustées.

N'ai-je pas porté un peu avec lui une extrémité de cette croix, moi qui ai toujours tenté de ne pas lui ressembler dans mes interactions humaines, tant je savais qu'elles avaient causé des ravages autour de lui...

Mais là, depuis toutes ces années de son immense solitude, j'avais compassion de lui, malade et déprimé, loin des églises et des sacristies qui avaient pourtant représenté l'essentiel de sa vie en soixante ans de sacerdoce...

Il n'avait pas été un très bon curé, non, pas un très bon témoin de l'Evangile non plus, mais jamais nous ne lui avons connu une autre vocation, une autre ambition que d'être prêtre. C'est ce que j'ai tenu à souligner auprès des officiants en dressant le bilan de sa pauvre vie assez dépourvue d'œuvres bonnes... Pas facile du tout de préparer l'éloge funèbre d'une personnalité aussi chahutée. Etre franche sans accabler sa personne devenue si faible et souffrante au fil des années de vieillesse. Il demeurait fidèle à son bréviaire, je le savais, et en témoigne l'image marquant la page de sa dernière prière dans la liturgie des heures avant son décès subit.

J'ai longuement communiqué à sa solitude dans le salon funéraire où n'a été déposée qu'une carte de condoléances par un de ses camarades de classe d'enfance. Mes tout proches sont passés m'y accompagner un moment, mais j'ai eu de longues heures pour le veiller seule en prière, avec en fond sonore des cantiques de Lourdes, des psaumes chantés par les moines de Tamié ou des chants de Taizé... Cœur à cœur que j'ai voulu profond avec lui dans ces jours d'avant les funérailles où, je le crois profondément, une conscience affronte la vérité sur ce qu'a été sa vie, dans une lucidité foudroyante et indubitablement douloureuse. Qu'est notre vie terrestre quand l'Esprit la passe au crible des commandements divins, au prisme de l'Evangile ? Que faut-il souffrir pour comprendre à quel point la créature que nous avons été a pu manquer de cohérence évangélique et de charité tout au long d'une vie ?

Comme jamais, j'ai fait prier mes amis pour lui et imploré la miséricorde du Seigneur sur cette âme si paradoxale. J'ai aimé le veiller seule pour vivre ce temps près de lui, pour lui témoigner ma présence fidèle et mon amour indéfectible.

Il y a toujours eu entre lui et moi un lien spécial : tout jeune prêtre, il m'avait baptisée, et je lui en suis redevable à jamais. Au seuil de son passage vers une autre dimension de l'être, je me devais de l'accompagner.

La grâce s'en est suivie.

L'évêque auxiliaire de son diocèse a pris la peine de venir célébrer ses obsèques dans notre petit village. Un concours de circonstances imprévu a fait que je me retrouve face à lui qui venait de descendre de sa voiture. Brièvement, il m'a interrogée sur la personnalité complexe de mon oncle. En quelques phrases, je pense être parvenue à lui en dire l'essentiel, après ces jours forts à avoir médité sur sa vie et prié. Et je ne sais comment dire, mais cette brève entrevue a eu un goût d'éternité. Il y a de ces rencontres dans la vie spirituelle : vous vous dites en un instant, face à un regard, un sourire et une écoute profonde : "Voilà un authentique homme de Dieu". Vous vous sentez profondément accueillie et comprise, et portez alors à deux un unique souci : le salut d'une âme.

Nous avons médité aux funérailles sur la première Epître de Jean, chapitre 3, et Luc 23 (Jésus au calvaire entre deux bandits), et je ne sais si l'évêque avait préparé ou non le texte de son homélie, mais le fait est qu'il a trouvé les mots les plus adéquats, empreints à la fois de lucidité et d'appel ardent à la miséricorde insondable du Seigneur. Nous, la famille proche, diversement croyants, inégalement pratiquants, nous avons tous été saisis par ce discours délicat mais juste, sobre, porteur d'espérance. Un moment de paix, de consolation, de réconfort pour nous et une forme de réhabilitation pour lui, le défunt, qui s'en allait ainsi avec la bénédiction appuyée de l'Eglise dont il avait consenti très jeune à être un serviteur.

C'est donc en paix que j'ai vu partir mon oncle pour d'autres cieux, confiante en la grande miséricorde de Dieu, et le soir-même, toute pleine du vécu de ces jours si intenses, je me suis envolée pour quelques jours de vacances bienvenues.

Deuxième partie :

Du Ciel et des perspectives eschatologiques

« Seigneur mon Dieu, donne-moi de témoigner de Toi, pour faire connaître au monde à quel point ta Parole est Vérité. »

En ce jour où je débute la rédaction de cette partie de mon témoignage, nous fêtons les saints archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Je leur demande de guider mon esprit et ma main d'écriture pour rédiger ces lignes.

En effet, je n'ai pas ici de grandes grâces mystiques à rapporter. Sainte Thérèse d'Avila, que je vénère infiniment, eut la faveur insigne de contempler le Ciel et le Christ dans sa Majesté. Ce n'est pas mon cas. Je le redis, je n'ai jamais eu de visions « *des yeux de l'âme* » ni « *d'apparitions* ». Je ne connais pas plus le visage du Seigneur Jésus que mon lecteur – et comme il me tarde de contempler sa beauté ! Je ne relate que ma grande proximité de cœur avec Lui, et le discernement de sa voix délicieuse quand je suis plongée dans la douceur de l'oraison et qu'Il se manifeste à moi.

Ce qui est certain par contre, c'est que mes convictions en matière de Ciel et de perspectives eschatologiques me viennent à la fois des Ecritures et de l'enseignement passionnant et actuel de mon unique Maître, de ses Paroles que je bois sans jamais m'en lasser. Ce ne sont aucunement des constructions intellectuelles personnelles, ou des synthèses de lectures théologiques. Non. Je préfère boire à la source originelle :

*Au jour solennel où se terminait la fête, Jésus, debout, s'écria :
« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : De son cœur couleront des fleuves d'eau vive. »*

Jean 7, 37-38

J'invoque donc de toute mon âme l'Esprit Saint pour témoigner de manière fidèle, authentique et véridique de tant d'enseignements reçus dans la prière, et à travers toute ma vie, par le Verbe de Dieu !

Sur mon blog et les réseaux sociaux, je me suis déjà exprimée, depuis dix années maintenant, à maintes reprises sur ma croyance absolue en la vie éternelle. Entendre par exemple que Jésus n'est pas ressuscité des morts est aussi incongru pour moi que si on me disait qu'en 1990, j'avais épousé en la personne du père de mes trois enfants un cadavre. Or non, j'ai épousé ce jour-là, dans la joie et l'espérance, un homme de chair et de sang que j'aimais, dont j'étais aimée, et dont je ne regretterai jamais d'avoir conçu grâce à lui nos trois merveilleux enfants.

Cela pour dire qu'en me donnant corps et âme au Seigneur Jésus le 16 juillet 2011 et chaque matin que Dieu me donne à vivre depuis ce jour, je ne me donne pas non plus à un cadavre ou à une chimère. Je sais bien en qui j'ai mis ma foi et mon amour.

Frères, il est permis de vous dire avec assurance, au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son tombeau est encore aujourd'hui chez nous.

Comme il était prophète, il savait que Dieu lui avait juré de faire asseoir sur son trône un homme issu de lui.

Il a vu d'avance la résurrection du Christ, dont il a parlé ainsi : Il n'a pas été abandonné à la mort, et sa chair n'a pas vu la corruption.

Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité ; nous tous, nous en sommes témoins.

Élevé par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint qui était promis, et il l'a répandu sur nous, ainsi que vous le voyez et l'entendez.

Paroles de Pierre dans les Actes des Apôtres 2, 29-33 (AELF)

Voilà ma foi, absolue, sans l'ombre du moindre doute, et je témoigne d'un Christ bien vivant, parlant et agissant, et non d'un vague personnage appartenant au passé.

Partant de là, je crois fermement aussi à toutes ses promesses, consignées dans les quatre Evangiles canoniques. Oui, j'en témoigne, chaque parole de Jésus dans les Ecritures est véridique et à prendre au sérieux. Et donc, nos perspectives de vie après la mort, d'éternité et aussi celle de son retour en Gloire sont à considérer avec grand respect et confiance.

Je voudrais ici donner une précision : par le présent ouvrage, je ne désire aucunement faire du prosélytisme catholique.

Il se trouve que j'ai été baptisée, par mon oncle alors tout jeune prêtre, dans l'Eglise catholique romaine à laquelle toute ma famille appartenait de manière immémoriale. Et je suis une femme de fidélité : c'est donc dans cette Eglise que je pratique ma foi. Mais je suis très loin d'être fermée aux autres traditions religieuses, étant même en délicatesse – mes lecteurs habituels le savent – avec tel ou tel point de la doctrine catholique. Sur bien des aspects, je me sens proche aussi des protestants. Je crois et j'espère comme les évangéliques dans le retour prochain du Christ en Gloire. Et j'ai une passion de longue date pour le judaïsme. Que l'on veuille bien par conséquent ne pas m'enfermer dans une « petite case » de laquelle je déborderais de toute façon.

Ciel et Sheol

Depuis longtemps, il m'arrive d'être incommodée aux obsèques catholiques. Ces dernières années, il semblerait qu'on ait, et c'est heureux, abandonné le cantique de funérailles S 71 qui disait :

*Ajoute un couvert, Seigneur à Ta table :
Tu auras aujourd'hui un convive de plus.
Ajoute un couvert, Seigneur, à Ta table,
Reçois le bien chez Toi, il était notre ami.*

Ce genre de paroles me met fort mal à l'aise car à chaque fois, je me dis :

« Que savons-nous du mystère de la vie après la mort ? Que savons-nous de ce qui attend ce défunt-là précisément ? »

Certes, aux funérailles catholiques, nous voulons exprimer notre espérance en la vie éternelle pour notre défunt, plongé par son baptême dans la mort et la résurrection du Seigneur Jésus, et c'est une belle et bonne chose. De là à nous avancer à l'imaginer aussitôt en paradis, il me semble que c'est aller un peu vite en besogne.

Je trouve ainsi que les liturgies funéraires catholiques entretiennent une ambiguïté, voire une confusion au sujet de la résurrection, celle que nous nommons dans le Symbole des Apôtres « *la résurrection de la chair* ». Evidemment, récitant le Credo à chaque messe dominicale, j'en admetts tous les termes. Mais je suis très profondément persuadée que la « *résurrection de la chair* » n'est pas pour tout de suite, mais pour la fin des temps, après le retour du Christ en Gloire. J'y reviendrai.

Il me semble ne pas être dans l'erreur théologique quand j'affirme que seul le Seigneur Jésus, ressuscité puis monté au Ciel par son Ascension, y demeure « avec sa chair » glorifiée. Et comme catholique romaine, je confesse aussi l'Assomption de Marie sa mère, et pense donc qu'elle aussi a été revêtue de sa chair glorieuse dès son passage par la mort (que les orthodoxes nomment *Dormition de la Vierge*).

Pour nous autres humains ordinaires et pécheurs, il va de soi que nous passons par la mort en laissant notre corps derrière nous. Il demeure dans le cercueil, le tombeau, ou alors nous exprimons de notre vivant la volonté qu'il soit crématisé. En cela, il nous faut bien admettre que nous ne partons pas pour un ailleurs avec notre corps terrestre.

Il me semble donc abusif de dire, d'insinuer, de faire croire à autrui que nous ressuscitons « *dans la chair* » à notre mort dans les temps où nous sommes, et même si nous sommes baptisés et confessons la résurrection du Christ Jésus.

Je ne dis pas, évidemment, que nous ne pouvons pas avoir part dès cette vie et cette mort à la vie éternelle ; mais certes pas dans notre corps de chair, même glorifié. Je crois fermement que la résurrection de la chair se situe après la fin des temps, quand tout sera accompli.

La deuxième moitié du Credo de Nicée-Constantinople dit ceci :

*Il ressuscita le troisième jour,
conformément aux Écritures,
et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père.
Il reviendra dans la gloire,
pour juger les vivants et les morts ;
et son règne n'aura pas de fin.*

*Je crois en l'Esprit-Saint,
qui est Seigneur et qui donne la vie ;
il procède du Père et du Fils ;
Avec le Père et le Fils,
il reçoit même adoration et même gloire ;
il a parlé par les prophètes.*

*Je crois en l'Église,
une, sainte, catholique et apostolique.
Je reconnais un seul baptême
pour le pardon des péchés.
J'attends la résurrection des morts,
et la vie du monde à venir.*

On y voit bien que la résurrection des morts advient tout à la fin du contenu de notre foi chrétienne : d'abord advient la résurrection du Seigneur Jésus, puis son retour dans la gloire pour juger les vivants et les morts, puis son règne éternel, qui suppose alors seulement la résurrection des morts.

Je crois donc très profondément que dans ces temps où nous sommes et qui se situent *avant* le retour en Gloire du Fils de Dieu, nous avons part à l'éternité sous une forme bien mystérieuse qui n'est pas encore notre corps de chair incorruptible promis pour la fin des temps et le *monde à venir*.

Et je crois aussi très fermement que les défunts n'ont pas tous le même sort à leur mort. De même que pour chacun, comme je l'ai développé au chapitre précédent, le purgatoire est un passage absolument « personnalisé » si je puis dire, et plus ou moins « durable » (que les mots sont mal adaptés !), de même tous les défunts n'entrent-ils pas dans la même « dimension » après ce passage éprouvant du purgatoire.

Ma foi me dit que certains vont alors au *Ciel*, là où se trouvent déjà Dieu le Père, Jésus, Marie, Abraham et d'autres patriarches et matriarches, et ceux que nous nommons les saints, les bienheureux, les « sauvés », ceux qui ont bénéficié avec contrition et joie de la miséricorde du Seigneur. Nous les fêtons tous à la Toussaint, indépendamment d'ailleurs du fait qu'ils aient été canonisés un jour ou non.

Au sujet du Sheol

*Où donc aller, loin de ton souffle ?
où m'enfuir, loin de ta face ?
Je gravis les cieux : tu es là ;
je descends chez les morts : te voici.*

Psaume 138 (139) 7-8

Cependant que d'autres défunts, et j'avoue là mon ignorance de la raison de ce fait, demeurent, après l'épreuve du purgatoire, dans ce que j'appelle le plus volontiers le Sheol, qui n'est d'ailleurs pas l'enfer au sens où le christianisme et l'acception commune l'entendent. Admettons, pour définition du Sheol, cette conception catholique actuelle :

Dans les Ecritures hébraïques ce terme désigne le séjour des morts. Le Nouveau Testament utilise le mot grec « Hadès » qui fait aussi référence à la « place des morts ». Shéol/Hadès deviendra un lieu de silence et de ténèbres mais dans lequel Dieu est présent comme le dit le Psaume 138 ; séjour provisoire dans l'attente de la résurrection des morts et du jugement dernier. Dans le Credo les chrétiens affirment que « Jésus est descendu aux enfers ».

(Citation du site de l'Eglise catholique de France)

<https://eglise.catholique.fr/glossaire/sheol/>

Il est bon d'ailleurs de souligner que Jésus, avant sa résurrection, est descendu au *Sheol* et non dans l'enfer tel que nous l'entendons communément, ce qui n'aurait rigoureusement aucun sens. Que ferait le Christ, Fils de Dieu pur de tout péché, dans un lieu de damnation éternelle ?

Le Shéol n'étant pas l'enfer selon cette définition, il n'est pas pour autant le néant non plus. Qui pourrait savoir si on y ressent, ou non, quelque chose ? En tout cas ce n'est pas un « espace » de condamnation irréversible, au contraire, Dieu peut encore y intervenir – le Christ mort y « descend » pour y sauver des âmes passées de vie à trépas avant Lui – les défunts y errent en attente d'un événement à venir : le jugement des vivants et des morts. Ou peut-être une rédemption préalable.

Aussi, dans le langage courant, comme on le dit aux enfants pour les consoler d'un décès, nos défunts ne sont pas forcément « au Ciel ». Sommes-nous suffisamment adultes pour l'entendre ? Pouvons-nous, croyants, chrétiens, l'admettre ?

Certaines postures théologiques m'irritent profondément, comme celle d'affirmer que tout le monde, en vertu de la résurrection rédemptrice de Jésus Christ, va « au paradis » après sa mort. Comme je le dis sans cesse, ne prenons pas la chanson de Michel Polnareff « *On ira tous au paradis* » pour une réalité théologique. Les choses sont loin d'être aussi simplistes et sans justice.

On entend souvent dire dans certaines sphères chrétiennes : « *Hitler est au paradis* ». Je dois dire que si je suis censée m'abstenir de juger une *personne*, je suis cependant en mesure de jauger un itinéraire de vie. Et cette affirmation a le don de me scandaliser.

Ainsi, si je crois très profondément en la miséricorde infinie de Dieu pour en avoir bénéficié maintes fois dans ma vie et pour l'avoir aussi implorée maintes fois sur mon prochain, je crois aussi de manière suréminente en sa *justice*. Dieu n'est pas que miséricorde, il Est aussi l'infiniment juste.

Et quelle justice serait-ce donc que de donner d'ores et déjà jubilation éternelle à une créature qui en a plongé des millions d'autres dans la détresse et la mort, et ce pour plusieurs générations ?

Certains rescapés des camps de la mort de la seconde guerre mondiale sont encore en vie, et ils témoignent de leurs traumatismes indélébiles, et de la dévastation de la Shoah sur leurs familles il y a plus de soixante-quinze années mais aussi aujourd'hui encore. Les traces sont vivaces et meurtrissent encore les cœurs et les âmes. Et pour très longtemps encore.

Quel Dieu serait-ce alors, qui donnerait d'ores et déjà la félicité éternelle à un homme qui a organisé l'un des pires génocides de l'histoire de l'humanité, quand les souffrances qui en résultent ne sont pas encore résorbées sur terre ?

De même, n'est-il pas scandaleux de postuler que l'on est « automatiquement » ou, dit plus conformément au catéchisme, « *par grâce* », une fois pour toutes, sauvé par son baptême, ce qui reviendrait, comme j'en donne souvent l'exemple, à placer Hitler en paradis et Anne Frank je ne sais où parce qu'elle n'était pas baptisée ?

Veillons donc à ne pas scandaliser autrui par nos affirmations catéchétiques, et surtout quand nous ne sommes pas de la même tradition religieuse.

De même, je n'oserais jamais affirmer aux proches d'une victime de meurtre ou d'attentat qui ont à souffrir la perte de l'être cher une vie durant, que l'assassin jouit de l'immense miséricorde de Dieu et qu'à sa mort, il entre déjà dans une éternité bienheureuse... Il y a là quelque chose de proprement indécent.

Je n'ai aucune preuve à en fournir, mais aimant profondément Dieu, et connaissant très intimement son Fils, je les pense incapables de mépriser la souffrance indélébile des vivants au profit de défunts coupables d'ignominies – sans compter que nombreux sont ceux qui ne s'en repentent jamais, surtout s'ils meurent en même temps que leurs victimes, comme c'est le cas dans les attentats-suicides.

Et donc, pour ma part, je ne postulerai jamais que ce type de criminels soient d'ores et déjà *au Ciel* quand leurs victimes sont encore en vie sur terre à souffrir par leur faute, et pour bien longtemps. Dieu n'est ni injuste, ni inconscient. Et comme, selon ce que j'avance, la rédemption est *encore* possible puisque le Christ glorieux n'est toujours pas revenu parmi nous, le Sheol me semble l'hypothèse la plus probable pour les défunts qui n'ont pas eu accès au Ciel des bienheureux après leur passage en purgatoire.

Au sujet du Ciel

Sur ce thème, je pense que la plus belle chose qui en ait été dite, et elle est riche d'enseignements, c'est la phrase bien connue de sainte Thérèse de Lisieux, morte si jeune de tuberculose :

« Je passerai mon Ciel à faire du bien sur la terre. »

Quoi de plus noble et généreux comme intention ? Thérèse n'évoque pas une danse joyeuse « en paradis », non, pas plus que la fin de son souci pour l'humanité demeurée dans les affres de la condition mortelle. Thérèse, dans sa sainteté de la simplicité et de l'humilité, se soucie de son prochain jusque dans son éternité qu'elle veut dédier à l'intercession. Elle n'ambitionne, revêtue d'immortalité et tout près du Seigneur Jésus et de Notre-Dame qu'elle a tant aimés depuis son Carmel, ni repos, ni liesse, mais bien au contraire, compassion pour ses frères et sœurs en humanité demeurés sur terre, qu'elle veut combler des grâces qu'elle sera alors en mesure de leur prodiguer. C'est très beau !

Méditant sur cette conception du Ciel par la jeune Thérèse qui est tout de même déclarée Docteur de l'Eglise depuis 1997, je me dis que cette dimension accessible aux bienheureux sauvés à la fois du purgatoire et du Sheol n'est pas encore ce qu'on appelle par abus de langage « *le paradis* ». Je me réfère à un extrait de l'Apocalypse de Jean :

Heureux et saints, ceux qui ont part à la première résurrection ! Sur eux, la seconde mort n'a pas de pouvoir : ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et régneront avec lui pendant les mille ans.

Apocalypse 20, 6

Les enseignements de l'Apocalypse, je le sais bien, sont à manier avec une très grande prudence. Et je ne suis absolument pas en proie à la tentation « millénariste ». Les chiffres de la Bible ne sont jamais à prendre au pied de la lettre, qui plus est quand il s'agit de dates, et a fortiori de dates relatives à la fin des temps. Je ne tombe aucunement dans ce piège-là.

Ce qui retient mon attention, c'est le terme de « *première résurrection* ». Je pense que cela rejoint parfaitement mon développement précédent : la résurrection de la chair, c'est-à-dire une résurrection pleine et entière comparable à celle du Christ Jésus, n'intervient qu'au terme de toutes choses terrestres, terme qui est aussi, en l'occurrence, l'aboutissement de toutes les Ecritures qui s'achèvent précisément sur la Révélation de Jean (Apocalypse).

Or ce que va vivre Thérèse au moment de sa mort, ce n'est pas cela : elle a disparu il y a plus d'un siècle, en 1897, et la terre continue de tourner depuis, peuplée d'humains se comptant par milliards. Thérèse, que notre foi conçoit au Ciel des bienheureux, a eu part à la *première résurrection*, laissant son corps derrière elle, dans un tombeau. Thérèse ne part donc pas pour le *paradis* ou encore le *monde à venir*, mais dans une autre dimension, céleste, le Ciel des bienheureux *ayant part à la première résurrection*, pour reprendre les mots de l'Apocalypse.

Elle y sera *prêtre de Dieu et du Christ* avec tous les rachetés ayant été admis au Ciel avant elle, c'est-à-dire âme d'intercession, offrande de prière pour nous pécheurs demeurant sur terre et qui avons recours, dans notre propre prière, aux saints du Ciel selon leurs charismes et leurs vertus au cours de leur vie terrestre passée.

Oui, au risque d'étonner ou de froisser mes amis réformés, j'affirme ici clairement que je crois en l'intercession des saints. Si souvent je les invoque dans ma prière, et tant de fois leur exemple me nourrit et m'interpelle ! Oui, je les crois eux aussi passerelles vers Dieu, leur exemple inspirant notre foi et nous incitant aux vertus !

Alors, qu'est-ce que le Ciel, sinon cet *espace* mystérieux dont on ne sait où il se loge, étant donné qu'il n'est nulle part décelable dans l'univers explorable par l'homme, cette *dimension* d'éternité des âmes rachetées et dévouées à l'intercession pour nous ?

Je ne crois pas pour le moment en un *paradis* dans lequel de bienheureux élus feraient la fête, en farandole autour de Jésus, se régaland de viandes grasses et de vins capiteux, tandis que sur terre, l'humanité souffrirait encore pauvreté voire famine, dur labeur, injustice et oppression, discriminations de toutes sortes, maladie, deuil et mort inéluctable...

Le Dieu auquel je crois, le Dieu que j'aime de toutes les fibres de mon être, ce Dieu-là est incapable d'indifférence au sort de ses créatures. Je ne puis le concevoir se satisfaisant de son éternité en jouissant et faisant jouir ses élus, continuellement, de délices ineffables, si seulement un de ses enfants agonise ici-bas de faim et de maladie. Non, le Dieu que j'aime et auquel je remets ma foi est un Dieu d'infinie compassion, d'attention de tous les instants à la masse humaine et à chaque personne dans son unicité. Et pour mieux nous consoler, nous accompagner et nous soulager dans la vallée de larmes qu'est trop souvent ce monde, il s'adjoit des saints, des bienheureux, des rachetés au Ciel de la *première résurrection*, qui ne cessent, avec Lui, d'intercéder pour nous. Voilà ma foi et ma conviction.

Perspectives eschatologiques

En affirmant aux chapitres précédents ma croyance dans le purgatoire, le Sheol et le Ciel de la première résurrection, je ne désire en aucune façon faire mentir le Christ Verbe de Dieu, lui qui est Chemin, Vérité et Vie (Jean 14, 6).

Bien évidemment, Jésus, tout au long de sa prédication itinérante, nous a enseigné dans les Evangiles la vérité sur le devenir de l'humanité, qui n'est plus, depuis la merveille de sa résurrection, soumise à une mort sans espérance et à la corruption inéluctable et définitive de notre chair.

Et je suis prête à proclamer avec force, comme Job au chapitre 19, 25-27 de son Livre :

Mais je sais, moi, que mon rédempteur est vivant, que, le dernier, il se lèvera sur la poussière ; et quand bien même on m'arracherait la peau, de ma chair je verrai Dieu.

Je le verrai, moi en personne, et si mes yeux le regardent, il ne sera plus un étranger. Mon cœur en défaille au-dedans de moi. (AELF)

Oui, cette croyance en notre devenir par-delà la mort me transporte d'allégresse, tout comme elle a fait jubiler les disciples de Jésus, hommes et femmes, après sa résurrection au matin de Pâques.

Mais alors, comment concilier cette foi absolue en la résurrection de la chair avec tout ce que j'ai écrit aux chapitres précédents ?

C'est qu'il y a un aspect tout à fait fondamental dans l'enseignement de Jésus qui est, à mon avis, bien trop occulté dans le discours catholique contemporain : c'est toute la perspective eschatologique de sa prédication, à savoir, son retour en Gloire à la fin des temps et l'instauration, à ce moment-là, du Royaume de Dieu tant espéré et attendu depuis les temps immémoriaux. Cette folle espérance qui traverse déjà tout le Livre d'Isaïe, notamment quand il évoque la Nouvelle Jérusalem, qui est loin d'être déjà advenue, malgré le passage du Fils de Dieu sur terre il y a deux mille ans. Espérance évoquée sans cesse par Jésus venu prêcher le Royaume de son Père, et qui advient de façon splendide dans la vision de Jean relatée aux derniers chapitres de l'Apocalypse.

Je voudrais ici m'ériger contre l'acceptation courante et notamment cinématographique du mot *apocalypse*. Non, la *révélation* donnée à Jean n'est pas le récit d'une terrible catastrophe qui nous attendrait et nous pulvériserait tous, bien au contraire, c'est la meilleure nouvelle qui fut jamais donnée à l'humanité, sachant que quand elle adviendra, au terme du combat de l'Esprit contre le mal absolu, ce sera un temps de réjouissances extrêmes et définitives :

« Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu.

Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur : ce qui était en premier s'en est allé. »

Apocalypse 21, 3-4 (AELF)

Versets qui font effectivement écho à ceux d'Isaïe 60, 18-21 (AELF)

On n'entendra plus parler de violence dans ton pays, de ravages ni de ruines dans tes frontières. Tu appelleras tes remparts « Salut », et tes portes « Louange ».

Le jour, tu n'auras plus le soleil comme lumière, et la clarté de la lune ne t'illuminera plus : le Seigneur sera pour toi lumière éternelle, ton Dieu sera ta splendeur.

Ton soleil ne se couchera plus, et la lune pour toi ne disparaîtra plus ; car le Seigneur sera pour toi lumière éternelle, et les jours de ton deuil seront accomplis.

Ton peuple ne comptera que des justes ; ils posséderont le pays pour toujours, eux, ce rejeton que j'ai planté, ouvrage de mes mains qui manifeste ma splendeur.

Il faudrait être vraiment naïf, ou tout du moins *de mauvaise foi* pour affirmer que ces temps-là sont déjà advenus. Il n'est qu'à allumer notre poste de télévision à l'heure des actualités du soir pour se rendre compte que le monde tourne encore et toujours à revers de cette prophétie, et ce même depuis le premier avènement de Notre-Seigneur et Rédempteur il y a deux mille ans. Tout comme il est quelque peu malhonnête de prétendre et de croire que ces événements jubilatoires concerneront un jour la ville terrestre de Jérusalem, toute sainte qu'elle soit ou du moins ait pu être dans son histoire biblique. Les temps eschatologiques ne sont pas du tout inscrits géographiquement sur cette terre où nous vivons, souffrons et nous déchirons pour telle ou telle bande de territoire. Le dessein de Dieu sur l'humanité va bien au-delà de l'attribution à tel ou tel peuple d'un lopin de terre sur cette création de toute façon irrémédiablement défigurée par la convoitise de l'homme et sa gestion inconséquente des ressources de la planète.

Au sujet des Ecritures

Je ne sais pourquoi la majorité des chrétiens accueillent avec joie dans l'Évangile les paraboles et enseignements de Jésus relatifs à la miséricorde de Dieu et à la charité attendue entre les humains, et sont beaucoup plus réticents quant à tous ses discours sur la fin des temps, qui sont pourtant récurrents. Y aurait-il des Paroles de Jésus acceptables, et d'autres à rejeter ? N'est-ce pas plutôt là le fait, de la part des lecteurs et auditeurs du Verbe de Dieu, d'une tiédeur quant à ses propos plus radicaux et dérangeants pour nous ?

Alors bien sûr, j'entends d'ici des théologiens avec certains desquels j'ai d'ailleurs coutume de débattre sur les réseaux sociaux. Ils seraient bien capables de me reprocher de ne pas croiser mes sources bibliques en ne variant pas les traductions : il est vrai que je ne cite dans cet ouvrage que la traduction liturgique de la Bible. C'est en fait dans un souci uniquement pratique puisqu'elle se trouve facilement sur le net, et qu'en outre elle est fluide et fort agréable à lire.

Je l'ai précisé dès le préambule : n'étant ni théologienne, ni bibliste, je ne prétends pas réaliser ici une œuvre d'exégèse. D'autres, formés pour cela, le font bien mieux que moi. Mais force est de constater que dans leurs travaux, le décortiquage de chaque mot ou phrase depuis l'hébreu ou le grec n'est pas à la portée de tout lecteur, et alourdit considérablement leurs écrits. Or j'ai souci d'employer quant à moi un langage abordable. Je ne suis pas du tout, je le redis, dans une démarche scientifique, mais de foi.

Car je constate aussi que les théologiens qui étudient les textes bibliques au scalpel, en croisant chaque élément avec des sources historiques, finissent par douter de l'authenticité des Évangiles, arguant que telle partie est antérieure ou postérieure à telle autre, qu'une parole est attribuable à coup sûr à Jésus de Nazareth ou au contraire pas du tout. Et faisant cela, ils troublent la foi de la multitude, qui n'a quant à elle pas les moyens de vérifier le bien-fondé de leurs argumentations. Tout se passe de nos jours comme si une petite sphère d'intellectuels initiés se disputaient le droit de comprendre la Bible beaucoup mieux que le commun des mortels, parce qu'ils ont étudié ceci ou cela. Et ils en débattent entre eux, excluant *de facto* les chrétiens de base qui n'ont pas les outils adéquats pour leur répliquer.

Or il nous faut en revenir aux origines du choix des disciples de Jésus, à la simplicité intellectuelle et sociale des douze, et à l'universalité du don de l'Esprit Saint, depuis le Cénacle jusqu'aux foules de convertis des premiers temps de l'Église. Pour le recevoir, il ne faut en aucun cas exhiber d'abord ses diplômes de théologie ou sortir son pedigree d'exégète. Je dis cela non par mépris pour les universitaires de la théologie, mais parce que je constate une dérive dans l'Église actuelle : la foi a tendance à devenir théorique, intellectuelle, dictée par une sorte de caste de sachants qui ne laissent plus de place à la compréhension des textes bibliques par la puissance de l'Esprit Saint, ni d'ailleurs à la pertinence de la mystique.

Car pour moi qui ne décortique pas les textes mais les reçois avec joie quelle que soit la traduction choisie, je le redis : le Christ que je fréquente dans l'oraison n'est en rien différent de celui des quatre Evangiles canoniques. Et jamais, dans son enseignement, il ne m'a présenté tel ou tel verset d'un évangile en me disant : *« Attention, ce n'est pas Luc qui a rédigé les textes sur mon enfance, n'en tiens pas compte, ma mère n'est pas demeurée vierge à ma conception et je ne suis donc pas le Fils de Dieu mais d'un soldat romain. »*

Je prends volontairement cet exemple de nature à choquer car j'ai eu maints débats à ce sujet sur les réseaux sociaux et que je passe pour naïve, pour ne pas dire inculte, à prendre les Ecritures pour ce qu'elles nous disent, sans en contester à tout bout de champ le fond.

Or je le répète, jamais le Christ de mon oraison ne conteste ou ne minimise ce que les rédacteurs des Evangiles ont écrit à son sujet, sous l'action de l'Esprit Saint, au premier siècle de notre ère. Ce qui devait être écrit sur le Verbe de Dieu l'a été, et nous devons de l'accueillir dans une foi confiante et généreuse.

Cette longue parenthèse ne se veut pas polémique ou quelconque revanche, mais simplement ardent appel à la pureté de la foi. Et la foi en Jésus Christ sourd de toute la Bible, pourvu qu'on la laisse parler à notre cœur, notre âme et notre esprit, sans la broyer par l'intellect.

Pour ma part, je n'effectue aucun tri dans les Evangiles canoniques. J'accueille tout avec foi et reconnaissance, pleine de gratitude pour Matthieu, Marc, Luc et Jean qui ont laissé couler la vérité de leurs plumes. Ils étaient disposés à recevoir l'Esprit, et l'Esprit les a guidés. Et toute la beauté de l'aventure de l'incarnation du Messie de Dieu est là : lui-même n'a jamais rien écrit, laissé aucune trace matérielle de son passage sur terre sinon le Pain et le Vin, c'est-à-dire son Corps et son Sang – soit toute sa personne - mais quant à son histoire, ses faits et gestes et ses paroles, il a choisi la confiance en des témoins directs ou indirects de sa pérégrination parmi les hommes et femmes de son temps. Pour qu'à notre tour, nous devenions témoins comme eux, sans pourtant l'avoir jamais ni vu, ni touché. C'est là toute l'histoire de l'Alliance que Dieu noue avec l'humanité. La subtilité de son lien avec nous par l'Esprit Saint.

Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu. »

Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre.

Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.

Jean 20, 29-31 (AELF)

Au sujet du retour du Christ en Gloire

Sachant que nos contemporains lisent peu les Ecritures et rejettent parfois le Christ et la foi sans même avoir lu les Evangiles, il me semble important de déposer ici un long extrait du chapitre 24 de l'Evangile de Matthieu, versets 1 à 44. Toujours dans la traduction officielle liturgique (AELF), celle qu'on entend dans nos églises.

Voici l'extrait :

Jésus était sorti du Temple et s'en allait, lorsque ses disciples s'approchèrent pour lui faire remarquer les constructions du Temple. Alors, prenant la parole, il leur dit : « Vous voyez tout cela, n'est-ce pas ? Amen, je vous le dis : il ne restera pas ici pierre sur pierre ; tout sera détruit. »

Puis, comme il s'était assis au mont des Oliviers, les disciples s'approchèrent de lui à l'écart pour lui demander : « Dis-nous quand cela arrivera, et quel sera le signe de ta venue et de la fin du monde. »

Jésus leur répondit : « Prenez garde que personne ne vous égare. Car beaucoup viendront sous mon nom, et diront : "C'est moi le Christ" ; alors ils égareront bien des gens. Vous allez entendre parler de guerres et de rumeurs de guerre. Faites attention ! ne vous laissez pas effrayer, car il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. On se dressera nation contre nation, royaume contre royaume ; il y aura, en divers lieux, des famines et des tremblements de terre. Or tout cela n'est que le commencement des douleurs de l'enfantement.

Alors, vous serez livrés à la détresse, on vous tuera, vous serez détestés de toutes les nations à cause de mon nom. Alors ce sera pour beaucoup une occasion de chute ; ils se livreront les uns les autres, se détesteront les uns les autres.

Beaucoup de faux prophètes se lèveront, et ils égareront bien des gens. À cause de l'ampleur du mal, la charité de la plupart des hommes se refroidira. Mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

Et cet Évangile du Royaume sera proclamé dans le monde entier ; il y aura là un témoignage pour toutes les nations. Alors viendra la fin.

Lorsque vous verrez l'Abomination de la désolation, installée dans le Lieu saint comme l'a dit le prophète Daniel – que le lecteur comprenne ! – alors, ceux qui seront en Judée, qu'ils s'enfuient dans les montagnes ; celui qui sera sur sa terrasse, qu'il ne descende pas pour emporter ce qu'il y a dans sa maison ; celui qui sera dans son champ, qu'il ne retourne pas en arrière pour emporter son manteau.

Malheureuses les femmes qui seront enceintes et celles qui allaiteront en ces jours-là !

Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver ni un jour de sabbat. Alors, en effet, il y aura une grande détresse, telle qu'il n'y en a jamais eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et telle qu'il n'y en aura jamais plus. Et si le nombre de ces jours-là n'était pas abrégé, personne n'aurait la vie sauve ; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés.

Alors si quelqu'un vous dit : "Voilà le Messie ! Il est là !" ou bien encore : "Il est là !", n'en croyez rien.

Il surgira des faux messies et des faux prophètes, ils produiront des signes grandioses et des prodiges, au point d'égarer, si c'était possible, même les élus.

Voilà : je vous l'ai dit à l'avance.

Si l'on vous dit : "Le voilà dans le désert", ne sortez pas. Si l'on vous dit : "Le voilà dans le fond de la maison", n'en croyez rien. En effet, comme l'éclair part de l'orient et brille jusqu'à l'occident, ainsi sera la venue du Fils de l'homme. Selon le proverbe : Là où se trouve le cadavre, là se rassembleront les vautours.

Aussitôt après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa clarté ; les étoiles tomberont du ciel et les puissances célestes seront ébranlées. Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; alors toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire. Il enverra ses anges avec une trompette retentissante, et ils rassembleront ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité des cieux jusqu'à l'autre.

Laissez-vous instruire par la parabole du figuier : dès que ses branches deviennent tendres et que ses feuilles sortent, vous savez que l'été est proche. De même, vous aussi, lorsque vous verrez tout cela, sachez que le Fils de l'homme est proche, à votre porte.

Amen, je vous le dis : cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas.

Quant à ce jour et à cette heure-là, nul ne les connaît, pas même les anges des cieux, pas même le Fils, mais seulement le Père, et lui seul. Comme il en fut aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il lors de la venue du Fils de l'homme. En ces jours-là, avant le déluge, on mangeait et on buvait, on prenait femme et on prenait mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; les gens ne se sont doutés de rien, jusqu'à ce que survienne le déluge qui les a tous engloutis : telle sera aussi la venue du Fils de l'homme. Alors deux hommes seront aux champs : l'un sera pris, l'autre laissé. Deux femmes seront au moulin en train de moudre : l'une sera prise, l'autre laissée.

Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur vient.

Comprenez-le bien : si le maître de maison avait su à quelle heure de la nuit le voleur viendrait, il aurait veillé et n'aurait pas laissé percer le mur de sa maison. Tenez-vous donc prêts, vous aussi : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra.

©AELF

Il est bon de laisser cet évangile mûrir en soi, de l'accueillir, le méditer, l'éprouver, en vérifier certains points, avant de s'exprimer à son sujet.

Pour ma part, je le « rumine » depuis plus de vingt ans maintenant.

Quand je me suis réellement penchée dessus, à partir de 1999, à l'époque des grandes grâces reçues et rapportées dans la première partie de cet ouvrage, j'en ai été saisie aux entrailles. Sentant la véracité profonde de cet enseignement de Jésus, j'ai commencé à m'étonner qu'il soit aussi peu présent dans le discours catholique : en effet, une partie de cet extrait est proposée dans la liturgie du premier dimanche de l'Avent de l'année A, une autre en semaine fin août de la prochaine année liturgique, qui sera une année A justement (2022-2023) pendant laquelle on méditera essentiellement l'Évangile selon saint Matthieu les dimanches. Et c'est finalement assez peu.

Sentant fin 1999 toute l'importance de méditer ce chapitre 24 de l'Évangile de Matthieu, je m'en ouvris à notre curé de l'époque. Il minimisa mes intuitions en me disant que tout cela relatait la chute du Temple de Jérusalem en 70 après Jésus Christ, soit une époque révolue il y a bien longtemps. Je demeurai sur ma faim, constatant au long des années que les prédicateurs catholiques s'en sortaient souvent par cette pirouette. Le thème de la fin des temps est traditionnellement très peu évoqué et commenté dans notre Église, et quand, laïc, on s'aventure à le faire, on est remis en place assez vite à l'aide du verset 36 :

Quant à ce jour et à cette heure-là, nul ne les connaît, pas même les anges des cieux, pas même le Fils, mais seulement le Père, et lui seul.

Et ainsi, on clôt le sujet et on passe à autre chose.

Mais personnellement, je me dis que cette « politique de l'autruche » ne nous rend pas service. Car dans ce passage de l'Évangile de Mathieu, Jésus a bel et bien voulu nous avertir de ce qui arrivera forcément un jour : la fin des temps de ce monde, ce qui est une perspective qui, je le conçois, peut faire peur, mais comme elle coïncide avec le retour du Christ en Gloire, c'est en fait, à mon sens, une excellente nouvelle !

Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; alors toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire. (Matthieu 24, 30)

Suis-je une originale, à n'espérer au fond de moi que ce jour béni ?

J'aime tant le Seigneur que je vis sans cesse dans l'ardente attente de sa seconde venue glorieuse. Qu'il vienne, resplendissant de sa résurrection et de sa royauté éternelle, et qu'enfin tous les peuples le reconnaissent comme Fils de Dieu, leur Sauveur et leur Messie ! Et en cela, j'avoue que j'admire l'espérance de certains évangéliques à ce sujet et que je la partage avec eux.

Mais attention ! Je ne suis influencée par aucune secte quelle qu'elle soit, et je n'imagine absolument pas l'instauration du Royaume de Dieu en un coin restauré comme par magie de cette planète-ci !

Car il nous faut bien comprendre les Ecritures : le Christ reviendra en des temps de désolation pour le monde, quand l'état de cette première création sera rendu sans espoir.

Alors réfléchissons honnêtement : n'y sommes-nous pas déjà un peu ?

Le vingtième siècle a connu deux guerres majeures, mais on pourrait arguer : *il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin.* (Matthieu 24, 6)

Oui, le monde a survécu à l'horreur absolue de deux guerres mondiales, tant bien que mal. Mais ne nous voici pas plongés dans la rumeur d'une troisième, se dressant comme un spectre en Europe centrale, si proche de nos frontières, et pour laquelle l'usage d'armes chimiques voire nucléaires représenterait le franchissement d'un tabou absolu et la mort atroce d'un très grand nombre ?

Je ne veux pas ici attiser les angoisses récurrentes de ces temps où nous sommes douloureusement plongés, mais les versets ci-dessous ne correspondent-ils pas un peu à notre obsession consumériste indifférente à ce qui se passe présentement sur le territoire ukrainien martyrisé ?

En ces jours-là, avant le déluge, on mangeait et on buvait, on prenait femme et on prenait mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; les gens ne se sont doutés de rien, jusqu'à ce que survienne le déluge qui les a tous engloutis. (Matthieu 24, 38-39)

Quant aux cataclysmes dans la nature, l'humanité en a certes toujours connu, mais il faut bien reconnaître que le dérèglement climatique de plus en plus préoccupant nous en occasionne à chaque saison un très grand nombre, et qu'ils sont de plus en plus violents. Je crois même que pour les habitants de la Floride ces jours-ci, le mot *Apocalypse* au sens cinématographique a pris un goût cruel d'imminence...

Si on ne peut tirer des conclusions de séismes et ouragans qui ont certes toujours existé, le fait que des famines réapparaissent à une époque où l'on pourrait largement produire de quoi nourrir toute l'humanité devrait nous interpeller : ce n'est pas tant la sécheresse ou les inondations frappant tel ou tel point du globe qui sont en cause dans ces famines, mais bel et bien aussi la convoitise de l'homme belliqueux et conquérant : guerres de territoires et terrorisme sclérosent l'économie de pays tels que le Soudan, rendant en outre le passage de convois humanitaires fort périlleux. Et nous occidentaux assistons impuissants, quand ce n'est pas indifférents, à ces misères qui s'étalent sur nos écrans de télévision tous les soirs...

Alors oui, je voudrais éveiller les consciences assoupies comme les vierges folles dans Matthieu 25,1-12, en relevant que les signes des temps sont plus qu'alarmants ces dernières décennies, et que de toute façon, après déjà deux mille ans de christianisme sans énormément d'effets sur la solidarité entre peuples et continents, nous sommes en devoir de nous dire que les temps de l'Eglise terrestre ne sont pas éternels, vu en outre que les baptisés eux-mêmes ont souvent si peu de ferveur !

À cause de l'ampleur du mal, la charité de la plupart des hommes se refroidira.
(Matthieu 24, 12).

On peut ajouter à cette argumentation le reproche récurrent adressé à Dieu face au scandale du mal : « *Que fait Dieu ?* » entend-on souvent face aux guerres, génocides, famines, cataclysmes...

« *Que fait Dieu ?* »

Faut-il rappeler qu'il a confié la terre à l'homme et à la femme (Genèse 1, 28) ?

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. »

Or, c'est bien nous-mêmes qui nous sommes montrés indignes de sa gestion. Qu'avons-nous fait de la nature et des animaux qui nous ont été confiés ? Qu'avons-nous fait de nos frères et sœurs en humanité, quand nous étions censés prendre soin les uns des autres comme Jésus, Parole du Père, n'a pas cessé de nous le rappeler ?

« *Que fait Dieu ?* »

Dieu nous a laissés libres, responsables de la planète et de ce qui la peuple, c'est donc à nous-mêmes que nous devons nous en prendre de tant de désastres naturels et humains, et pas à Lui !

« *Que fait Dieu ?* »

Eh bien, Il ne demeure pas sourd à nos griefs, nos prières, nos supplications, et il n'a qu'une chose à faire pour tout restaurer : nous envoyer son Fils pour la seconde fois, et pas du tout incognito et mis à mort cette fois-ci, mais bien au contraire :

Comme l'éclair part de l'orient et brille jusqu'à l'occident, ainsi sera la venue du Fils de l'homme (...)

(...) Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; alors toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire. (Matthieu 24, versets 27 et 30)

Oui, en ce jour béni du retour de Jésus, il nous apparaîtra à tous revêtu de sa Gloire éternelle, et nul ne pourra plus l'ignorer ni se tromper sur sa nature et sa personne : tous sauront qu'il est le Fils de Dieu, le Messie déjà venu, humilié et maltraité par les hommes, moqué, bafoué et mis à mort, et jusque dans les temps présents, par l'indifférence voire le rejet qu'il suscite dans bien des cœurs, quand ce n'est pas la haine et la persécution de son message et de ses témoins authentiques...

Mais au jour de son retour, et d'une manière pour notre raisonnement actuel certes incompréhensible, il sera pleinement visible et tous le reconnaîtront, et comprendront instantanément pour quoi il revient : pour *le jugement des vivants et des morts*, et entamer *un règne sans fin* (Credo).

Je l'affirme, dans ma foi et mon espérance.

Et pour ce qui est du *jugement des vivants et des morts*, je n'imagine pas du tout un tribunal devant lequel chacun comparaitrait : non, je pense tout simplement que chaque humain vivant à ce moment-là éprouvera intimement le feu de l'Esprit de Vérité descendant sur son âme et son cœur profond, comme je l'ai déjà vécu moi-même, et j'en ai témoigné ici, le 2 novembre 1999. Feu incontournable qui saisit l'âme pour lui montrer en quoi elle a été fidèle ou infidèle aux commandements divins, en quoi elle a été charitable ou nuisible pour son prochain.

Au lieu d'enfouir notre tête dans le sable, de jouir ou de se plaindre impunément de chaque jour qui passe en méprisant la misère d'autrui et les commandements de l'Evangile, il nous faut nous préparer à cette échéance qui, à mon sens, est toute proche !

Je ne connais bien sûr aucune date, en annoncer une serait de ma part une erreur sacrilège, mais tout un faisceau d'indices me font penser que le retour du Seigneur est proche. Toute ma vie, toutes mes souffrances et toutes mes joies ne prennent sens que dans cette espérance intime, profonde, inextinguible.

Et j'ajoute une dernière chose à ce sujet : je crois que jamais, dans l'histoire de l'Eglise, ne se sont manifestés autant de faux prophètes et de mauvais témoins de l'Evangile que ces dernières décennies.

Les faux prophètes sont de nos jours légion, faisant prospérer pour le bonheur d'un gourou et le malheur de ses adeptes des versions falsifiées des Ecritures, quand ce ne sont pas des théories plus discutables et fantaisistes les unes que les autres : visite d'extraterrestres conférant des pouvoirs surhumains, nouveau messie incarné en ce siècle, doctrine de sous-églises militantes, prosélytes et méprisant les institutions éprouvées au long des siècles...

Oui, je suis restée fidèle à mon baptême dans l'Eglise catholique romaine, même si mon âme et ma chair étaient torturées par le contre-témoignage chrétien si présent dans ma famille, comme je l'ai détaillé dans les premiers chapitres de cet ouvrage.

Oui, je suis demeurée une pratiquante fidèle dans cette Eglise même si, française, j'ai été absolument traumatisée par le compte-rendu du rapport de la CIASE (Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Eglise) il y a un an maintenant au moment où j'écris ces lignes.

Oui, je suis dans une grande colère contre ces clercs ou laïcs engagés qui ont souillé la chair d'innocents et d'innocentes et les ont condamnés à des souffrances indélébiles pour leur vie entière. Et de même pour tous les abus spirituels, qui sont nombreux et gravissimes aussi dans notre Eglise.

Oui, je suis outrée quand l'Eglise hiérarchique fonctionne à l'autoritarisme et entretient silence et omerta autour de ses propres fautes pour préserver sa petite réputation.

Oui, je m'impatiente de sa lenteur à indemniser tant de ses victimes.

Oui, souvent j'ai honte d'être de cette Eglise, mais je lui demeure fidèle par amour pour le Christ et les sacrements donnés en son Nom.

Et je lui demeure fidèle également parce que je pense cette Eglise-là encore capable d'être un rempart contre les faux prophètes et les fausses mystiques qui pullulent en ces temps où nous sommes : tant qu'elle ne donnera pas caution à des Maria Valtorta, Vassula Ryden et autres usurpatrices du même acabit, tant qu'elle ne reconnaîtra pas les fausses « apparitions » de Medjugorje, autrement dit tant qu'elle exercera un discernement valable, et s'il lui plaît d'y faire collaborer enfin un peu plus les femmes capables de discernement elles aussi, je resterai dans ses rangs.

Sur ces sujets-là, fausses apparitions, faux prophètes et fausses mystiques, on peut aussi se reporter à mon blog www.histoiredunefoi.fr , où je les aborde souvent.

Il surgira des faux messies et des faux prophètes, ils produiront des signes grandioses et des prodiges, au point d'égarer, si c'était possible, même les élus.

Matthieu 24, 24

Prophéties et Messie

Je suis généralement d'une méfiance extrême vis-à-vis des « prophéties » et autres « révélations » de toutes sortes. Qui me lit régulièrement me connaît comme une très farouche adversaire de ce que je nomme moi-même « la nébuleuse Medjugorje », à savoir tous ces prophètes et mystiques auto-proclamés qui prennent fait et cause pour ces pseudo « apparitions » polluant la sphère catholique depuis plus de quarante ans maintenant. Que l'on ait fini par se résoudre, au Vatican, à autoriser à Medjugorje des pèlerinages diocésains me déplaît énormément, car c'est déjà faire trop de concessions à ce lieu de subterfuges, de lucre et de mensonge caractérisé dès le commencement. Et je trouve que l'argument des « beaux fruits » que seraient des conversions individuelles voire des vocations sacerdotales est biaisé : qu'est-ce qui importe, en christianisme, aujourd'hui ? « Faire du chiffre », ou annoncer la vérité suréminente de l'Évangile ? Enfoncer le clou de dérives du culte à Notre-Dame, certes légitime, mais tendant par trop à la mariolâtrie ces dernières décennies ? Qu'est-ce qui importe, faire du prosélytisme catholique, ou être ferment d'œcuménisme dans une Église du Christ si divisée ?

Pour moi, je l'affirme avec force, ce n'est pas d'idolâtrer toujours davantage la mère de Jésus qui fera progresser la doctrine chrétienne et la charité entre frères et sœurs en humanité. Il nous faut en revenir à la sobriété des Écritures et au Dieu qui nous rend proches les uns des autres, et non ennemis rattachés à telle ou telle chapelle.

Car je l'avoue, j'ai personnellement plus d'affinités avec d'authentiques humanitaires attachés de par le monde aux œuvres de solidarité, même sans foi, qu'avec ces prosélytes apparitionnaires ou adulant telle mystique autoproclamée. Je trouve ces derniers d'une arrogance insupportable. Et s'ils m'ont déjà agressée verbalement tant et tant de fois sur les lieux de débats du net, c'est peut-être justement parce que, eux et moi, nous ne suivons pas, en définitive, le même Maître. Je vais ici, sans craindre leur fureur, réaffirmer que je n'en ai pour ma part qu'un seul, le Christ Jésus, et que j'ai de sérieux doutes sur les inspirations « spirituelles » ou « surnaturelles » de leurs héros et héroïnes à eux. L'Adversaire est très doué pour détourner l'attention des créatures, même les mieux intentionnées au départ, vers lui. Et je hais profondément toutes les œuvres du Diviseur des origines.

Cela dit, je désirais relater ici, par opposition, une découverte bouleversante et débordante d'authenticité que j'ai faite il y a plus de vingt ans, et ce par le plus grand des hasards.

En 2000, je poussais mon chariot de courses dans un hypermarché, quand je me suis arrêtée intriguée devant un livre placé en gondole avec les nouveautés du moment. Sur la couverture sobre de ce livre, un titre au goût d'Ancien Testament m'a interpellée : « *Le Livre d'Annaëlle* ». Par Annaëlle Chimoni, aux éditions du Rocher.

Constatant que l'ouvrage était préfacé par Joseph Sitruk, alors Grand Rabbin de France, je fus aussitôt mise en confiance. En effet, à cette période, je me passionnais pour la culture juive, et j'en ai gardé un goût prononcé pour tout ce qui touche au judaïsme. Comment ne pas être attirée par la religion dans laquelle a baigné et qu'a pratiquée assidûment au long de son incarnation mon Bien-Aimé ?

Je m'enquis donc de la présentation du récit sur la quatrième de couverture, que je me permets de reproduire ici, en espérant que les ayant droit d'Annaëlle ne m'en feront pas grief. Je n'ai qu'un désir : faire découvrir ce trésor, pour que d'autres que moi y puisent grâces et consolations divines.

Annaëlle, huit ans, est condamnée au silence et peut-être à une fin précoce. La méthode de la " communication facilitée ", mise au point en Australie puis développée en Amérique, en France et en Israël, lui permet de parler avec nous par clavier informatique interposé.

Soutenue par sa foi religieuse et celle de ses parents, dotée d'une étonnante clairvoyance, elle nous ouvre ainsi les portes de son monde intérieur et nous apporte la preuve - s'il en était encore besoin - que les enfants polyhandicapés ou autistes sont sensibles au moindre battement de paupière du monde.

Le Livre d'Annaëlle n'est pas seulement l'autobiographie d'une jeune vie, avec ses souffrances et ses joies intenses, il est aussi un témoignage d'amour et de vérité universelle, un appel de D.ieu aux hommes. Son enfermement, Annaëlle le reçoit comme une suprême liberté, car elle vit en D.ieu. Elle n'a rien oublié de la parole de son origine, elle raconte ses vies antérieures et parle du Talmud et de la Bible avec une érudition digne des plus grands maîtres.

Il n'est pas jusqu'au Grand Rabbin de France qui ne s'écrie un jour lors d'une conférence : " Un sefer Torah dans un corps humain, s'il y en avait un, je citerais le nom d'Annaëlle : une main humaine capable de dire ce qu'une main céleste a dicté aux hommes. Elle est à elle seule une Torah vivante, avec des yeux et un sourire... "

©Editions du Rocher

Il va sans dire que j'ai acheté ce livre aussitôt et que, rentrée chez moi, je l'ai dévoré. Et qu'il m'a laissé pour toujours un goût de miel. Je l'ai lu et relu, émerveillée de tant d'authenticité et de pertinence biblique de la part d'une si petite fille, très lourdement handicapée, Annaëlle ayant huit ans quand elle a pu rédiger ce livre par la méthode de communication facilitée décrite en détail au début de l'ouvrage. J'en étais d'autant plus émue qu'elle était née à peine quelques jours avant mon fils, mon aîné, et que je pouvais ainsi mesurer parfaitement la différence de maturité entre cette enfant si érudite et élevée spirituellement et mon propre petit garçon qui, pleinement valide, vivait la vie ordinaire d'un enfant de cet âge.

Le Livre d'Annaëlle était paru en Janvier 2000 et avait profondément ému la diaspora juive. Mais j'étais assez dépitée et même fâchée que la presse française s'en soit fait si peu l'écho. Je tenais là entre mes mains un ouvrage qui rendait quasi impossible le doute sur l'existence de Dieu, et bien sûr, notre pays mécréant faisait l'impasse sur cet événement majeur.

Quelques mois après la parution de son témoignage, la petite Annaëlle devait décéder, à dix ans, des suites de son lourd handicap.

Je ne vais pas révéler ici toute la précieuse teneur de cet ouvrage, désirant si fort qu'il soit lu. Malheureusement, je sais qu'il est devenu difficile de se le procurer, même dans sa réédition augmentée d'autres textes d'Annaëlle, selon sa volonté exprimée avant sa mort, et parue en 2010 aux Editions Terra Nostra.

Peut-être que, si une grande demande de réimpression était exprimée, ce trésor absolu se trouverait à nouveau à notre disposition ? Nous avons eu, en France, en cette toute petite fille, un authentique prophète du Très-Haut, et, en dehors de la communauté juive, nous nous sommes privés de goûter ce rayon de miel ! J'en suis consternée.

En tout cas, pour moi, dès 2000, je n'ai pas cessé de parler de ce livre, je l'ai offert à maints amis, avec le regret d'en avoir peu de retour. Oui, c'est un livre qui interroge en profondeur, et souvent, comme tout ce qui est de Dieu, peut ébranler certaines convictions profondes. Notre pays est passé à côté. Je me souviens même d'avoir manifesté un profond agacement dans une grande librairie où je venais pour en commander plusieurs exemplaires en 2000, en constatant qu'il était absent des rayons débordants cependant d'ouvrages ésotériques du plus mauvais goût. Le monde est ainsi fait, que la vérité est haïe au profit des basses œuvres qui se vendent...

Pour moi qui suis si ardemment chrétienne, a priori le Livre d'Annaëlle aurait pu m'incommoder, car la jeune autrice, juive, n'y a fait rigoureusement aucune mention de Jésus de Nazareth. Elle y célèbre sa foi juive, ancrée profondément dans la Torah. Et c'est très beau ! Car ne méditons-nous pas, nous chrétiens, dans ce que nous avons peut-être tort de nommer « *L'Ancien Testament* », les mêmes textes que Annaëlle, les mêmes nourritures spirituelles que celles qui ont forgé la foi de Jésus ?

Pour ma part, c'est avec une grande prédilection que je lis et médite les Prophètes, les Psaumes, les livres historiques, les livres poétiques et sapientaux... Et, au risque d'être en porte-à-faux avec les chrétiens, j'affirme que les prophéties de l'Ancien Testament sont loin d'être toutes accomplies : en Isaïe par exemple, les visions de Jérusalem restaurée, pleine de vie, de paix et de joie n'ont jamais été d'actualité. La Jérusalem d'Isaïe 62 n'est pas une réalité d'avant notre ère, ni de notre ère : elle est en devenir, elle est *l'Epouse de l'Agneau* d'Apocalypse 21.

Ainsi, puisant dans le Livre d'Annaëlle, je n'y ai pas retrouvé le Christ Jésus que je chéris, mais tant de vérités cependant !

Et l'un des derniers chapitres, intitulé *La Geoula*, relate la foi absolue d'Annaëlle dans la venue prochaine du Messie qu'elle nomme tour à tour le *Machiah Ben Yossef* (Messie fils de Joseph) ou encore le *Machiah Ben David* (Messie fils de David).

N'est-ce pas là précisément Celui que moi-même j'attends avec ferveur, Celui dont tous les chrétiens devraient ardemment souhaiter le retour, le second avènement ?

Pour finir au sujet d'Annaëlle, je la cite au chapitre *La Geoula* (p 168 de l'Édition de 2010) :

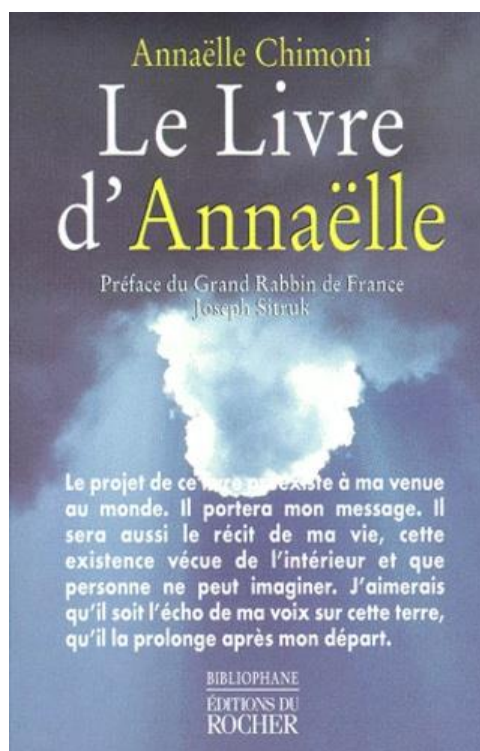
« Ma mission est de ramener les miens et le plus de monde possible vers D.ieu et de les préparer à la venue du Messie. (...) Le Messie est l'envoyé de D.ieu sur cette terre. Il sera l'homme universel, le Messie de tous les peuples car il sera le trait d'union de tous pour le kidoush de D.ieu. Sa mission est de rassembler les peuples, afin que tous reconnaissent le peuple juif comme le serviteur de D.ieu et que tous se confondent dans cette même tâche : honorer D.ieu.

(...)

P 169 : « La venue du Messie redonnera à chaque chose sa juste valeur, elle révélera aux hommes leurs limites, et le bien sera de ce monde. L'homme retrouvera sa seule nature et sa vraie condition. Sa nature ne sera en rien changée, mais elle reprendra la place qu'elle n'aurait jamais perdue si Adam n'avait pas fauté.

Le Messie est déjà en route. Il faut nous préparer car sa venue inaugurerait une période très difficile. La fin des temps sera un très merveilleux moment car elle signifiera le jardin d'Éden, la paix, l'amour. Cependant nous allons beaucoup souffrir pour y accéder, car nous n'arrivons pas à cette fin des temps comme nous l'aurions dû, c'est-à-dire kadosh et dans les préceptes de la Torah. En quelque sorte, nous n'avons pas rempli notre contrat, et c'est pour cette raison que nous allons nous approcher de la fin temps dans la douleur, la peine et les larmes. Tous, nous allons souffrir, même les plus justes, et je dirais surtout les plus justes car c'est grâce à eux que nous n'avons pas été détruits depuis le temps que nous le méritons. »

©Éditions Terra Nostra *Le Livre d'Annaëlle*



Le monde à venir

J'aime ce qu'en dit Annaëlle :

La fin des temps sera un très merveilleux moment car elle signifiera le jardin d'Eden, la paix, l'amour. (Chapitre « La Geoula »)

Oui, je conçois les choses exactement comme elle. J'attends avec ferveur la fin des temps et la survenue du Messie de Dieu, sa première visite dans l'esprit des Juifs, la seconde pour nous chrétiens puisqu'il n'a pas été reconnu comme tel par tous il y a deux mille ans. Mais je le redis, cette fois ce sera bien différent : il sera revêtu de sa Gloire d'envoyé de Dieu, Fils de David, Fils du Père pour nous chrétiens, et ce d'une manière compréhensible par tous, cette fois incontestable. Nul ne lui causera plus de tort car il sera déjà revêtu d'immortalité et apparaîtra avec toute la puissance de la *Ruah*, de l'Esprit Saint qui saisira toutes les âmes sans exception pour leur faire connaître la vérité sur elles-mêmes et sur Dieu.

Annaëlle l'avait pressenti, ce sera d'abord un temps de souffrance, j'en atteste pour avoir moi-même été criblée au feu de cet Esprit de Vérité le 2 novembre 1999, quelques semaines avant d'avoir découvert la pépite qu'est le témoignage prophétique de cette petite fille juive. La survenue de cet esprit de connaissance de soi a été tout sauf agréable pour moi, le souvenir m'en est cuisant. Mais quelle rédemption au sortir, quelle révélation que d'entrevoir enfin la vérité sur mes torts profonds et l'esprit bon ou mauvais animant mes plus proches à l'égard de Dieu et de ma foi !

Sortie de cette épreuve majeure de lucidité intérieure, je n'ai plus jamais raisonné comme avant, je n'ai plus jamais douté de Dieu, je n'ai plus jamais eu une foi étriquée, repliée uniquement sur mon Eglise d'appartenance.

Oui, ma foi est désormais aux dimensions de l'univers, et je suis avide de rechercher avec exigence toute parcelle de vérité dans les traditions religieuses autres que celles de ma famille d'origine. Et ainsi, je me réjouis d'avoir vu grandir mes trois enfants dans un état d'esprit comparable : en effet, parvenus à l'âge adulte, chacun d'eux vit en couple, et mes beaux-enfants sont, l'une encore en recherche, héritière de traditions musulmane et catholique par ses parents et grands-parents, l'un de confession juive et l'autre de confession musulmane. Et nous tentons d'accorder ces différences dans le respect mutuel, en nous étant déjà montrés capables de fêter Noël ou Pâques ensemble...

Ma foi va encore bien plus loin que ce passage au crible de l'Esprit lors de la manifestation finale du Messie universel : en effet, cette étape ne sera que transitoire, car aussitôt après, décidés pour ce Roi de Gloire, ou non, nous sera ouverte la possibilité de suivre le Messie vers le monde nouveau, le Royaume de Dieu promis de toute éternité, le Paradis enfin, un Eden comparable à celui décrit dans la Genèse.

Et quand je dis « *nous* », j'entends toute l'humanité rassemblée, les vivants au moment de la manifestation du Messie, les morts du *Sheol* qui ressusciteront pour une « deuxième chance » de jugement, final cette fois, les bienheureux du Ciel qui ne meurent plus, ne seront plus jugés, et nous encourageront à choisir la Vie et non la malédiction.

La terre où nous vivons présentement ne sera pas restaurée : l'homme l'a corrompue jusqu'en ses entrailles, épuisant ses ressources naturelles, polluant de manière irréversible un environnement voulu si beau à l'origine par le Créateur, bouleversant jusqu'à son climat par l'industrialisation effrénée, laissant des espaces entiers définitivement inhospitaliers pour cause de catastrophes nucléaires ou d'infestation chimique. Non, il n'y aura pas de restauration possible de la création des origines, le passage humain sur cette planète l'ayant souillée et dérégulée pour toujours.

Mais l'excellente nouvelle, c'est que le Messie nous ouvrira alors un « pont de lumière » vers un ailleurs de magnificence, de paix et de joie.

En 1969 – j'avais cinq ans – l'homme s'est montré capable d'aller explorer la Lune, qu'il observait avec curiosité depuis des millénaires en demeurant cependant cloué au sol terrestre.

Or, ce que l'homme, dans sa finitude mortelle, s'est montré capable de réaliser par la technologie – et il ambitionne de nos jours un vol habité vers Mars – Dieu ne peut-il, dans sa toute-puissance omnisciente, Lui qui est à l'origine de l'Univers tout entier, nous en offrir une version bien plus sublime : un transfert de nos corps, désormais revêtus d'immortalité, vers une autre terre de splendeur, vierge et accueillante, où tout serait à recommencer, sans reproduire les erreurs irréparables commises sur la première Création ?

Ce sera là *la Terre nouvelle sous les cieux nouveaux*, promise en Apocalypse 21,1 ou encore 2 Pierre 3, 13. Une terre tout-à-fait nouvelle, ailleurs, très loin de notre système solaire actuel : n'y a-t-il pas suffisamment d'espace dans l'univers pour abriter une autre planète où la vie soit possible, avec eau, atmosphère, fleuves, lacs et montagnes somptueux et à jamais respectés par une humanité restaurée ?

Voilà ma folle espérance, voilà la promesse de bonheur total et définitif que me fait le Seigneur dans mon oraison depuis plus de vingt ans déjà...

Et sur cette terre-là, il ne sera plus question de mission d'intercession pour autrui comme au Ciel actuel, non, chacun vivra en paix, joie et abondance, avec les personnes qu'il aime, et même avec La personne qu'il aime, car les couples aimants ne seront pas abolis, et les personnes chastes dans la vie présente auront peut-être même le bonheur de trouver enfin leur âme sœur dans cette autre dimension. Ce n'est pas un fantasme personnel, c'est une promesse que le Seigneur me fait, lui qui parlait en Luc 20, 34-36 de la *première résurrection*, soit le Ciel actuel, où, oui, en effet, nos intercesseurs bienheureux vivent pour le moment « *comme des anges dans le Ciel* ».

Pour moi, selon ce que je reçois jour après dans ma prière, je crois en un Eden comparable à celui des origines, où le couple humain pourra être une heureuse réalité cette fois non entravée par le péché de méfiance envers Dieu.

Comprenons cela, et en Apocalypse 21, la prophétie de *l'Epouse de l'Agneau* prend un tout autre sens que la conception un peu orgueilleuse de l'Eglise catholique d'être elle-même cette *Epouse* du Christ. Jésus épouserait-il donc, dans un monde totalement renouvelé, la cohorte de ses prélats ? Y aurait-il encore, sur la Terre nouvelle sous les cieux nouveaux, une quelconque « supériorité » des baptisés sur l'ensemble des rachetés ? Certes non.

Chacun pourra accéder à ce Royaume de la concorde entre tous, pourvu que, oint enfin de l'Esprit de Vérité, il accepte le Messie glorieux comme son Roi d'éternité.

Et alors pourra s'ouvrir « *le festin des noces de l'Agneau.* » (Apocalypse 19, 7-9) :

« Soyons dans la joie, exultons, et rendons gloire à Dieu ! Car elles sont venues, les Noces de l'Agneau, et pour lui son épouse a revêtu sa parure.

Un vêtement de lin fin lui a été donné, splendide et pur. »

Car le lin, ce sont les actions justes des saints.

Puis l'ange me dit : « Écris : Heureux les invités au repas des noces de l'Agneau ! » Il ajouta : « Ce sont les paroles véritables de Dieu. »

Quand nous, catholiques, nous proclamons que ce repas est l'eucharistie, nous faisons preuve de vues un peu courtes : certes, l'eucharistie est un sacrement magnifique, nourrissant, transcendant, qui nous permet de nous rassembler en Eglise et de nous fortifier pour la semaine, et moi-même j'y ai un attachement extrême.

Mais puisque ce sacrement est devenu au fil des siècles un critère d'exclusion de l'Eglise autant que d'appartenance à elle – exclusion de la Table des divorcés-remariés, des chrétiens non catholiques... - il ne saurait être le tout d'une vie chrétienne, et encore moins d'une vie en Dieu ! L'eucharistie va durer ce que durera l'Eglise terrestre : autant dire que ses jours sont désormais comptés, le Messie étant à nos portes.

Car Jésus ressuscité dans la chair a un corps, celui de son incarnation, glorifié et immortel désormais. Et ce corps chaste au long de sa vie terrestre aspire désormais à trouver sa complétude en la femme qu'il chérira autant que se chérissent les fiancés du Cantique des Cantiques, couple prophétique représentant déjà le couple des Noces du Royaume d'éternité.

Oui, l'entrée dans le Royaume inaugurera les épousailles du Fils de Dieu et de sa fiancée de toujours, annoncées dès Isaïe 62 :

Pour la cause de Sion, je ne me tairai pas, et pour Jérusalem, je n'aurai de cesse que sa justice ne paraisse dans la clarté, et son salut comme une torche qui brûle.

Et les nations verront ta justice ; tous les rois verront ta gloire. On te nommera d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur dictera.

Tu seras une couronne brillante dans la main du Seigneur, un diadème royal entre les doigts de ton Dieu.

On ne te dira plus : « Délaissée ! » À ton pays, nul ne dira : « Désolation ! » Toi, tu seras appelée « Ma Préférence », cette terre se nommera « L'Épousée ». Car le Seigneur t'a préférée, et cette terre deviendra « L'Épousée ».

Comme un jeune homme épouse une vierge, ton Bâtitteur t'épousera. Comme la jeune mariée fait la joie de son mari, tu seras la joie de ton Dieu.

Isaïe 62, 1-5

Et ainsi sera inauguré le banquet des noces qui n'aura pas de fin. Les convives en seront tous les rachetés, fêtant pour l'éternité bienheureuse les noces de leur Roi et de leur Reine, l'Épousée, tandis qu'eux-mêmes pourront entrer dans la joie d'une vie désormais sans larmes et sans deuils, sans plus de maladie ni de mort à redouter. Et chacun sera pleinement heureux selon son propre état de vie : célibat durable librement consenti ou couple durable béni par Dieu et délivré de la nécessité de la procréation, puisque nous jouirons alors de la vie et de la jeunesse éternelles.

Voilà ma foi, mon espérance, ma joie indicible dans l'attente du retour du Christ en Gloire. Et j'invite tout un chacun à y entrer avec moi, car cette promesse est sûre, elle court à travers toutes les Écritures, et Dieu ne ment jamais. De toute éternité, Il désire notre bonheur, et souhaite nous l'offrir de sa générosité insurpassable.

Mais alors, va-t-on me rétorquer, et l'enfer dans tout ça ?

De toute ma foi, je crois profondément que l'enfer n'existe *pas encore*. Que les âmes de nos défunts qui n'ont pas pu accéder, à leur mort, au Ciel de la *première résurrection* attendent au *Sheol* la manifestation glorieuse du Messie pour revenir à la vie et avoir une nouvelle chance de repentir et d'accès au Royaume de béatitude éternelle, tout comme chaque vivant actuel qui aura alors été éprouvé au feu de l'Esprit de Vérité.

Mais si d'aucuns, en leur cœur profond, persévèrent malgré tout à préférer à toute promesse divine, si belle qu'elle soit, leurs possessions et petits ou grands pouvoirs terrestres, si des consciences noires persistent à préférer le mal et son Prince à la lumière de Dieu et de ses ressuscités, alors ces personnes-là, au nom de la liberté que Dieu respecte en chacun, pourront demeurer pour toujours sur cette terre corrompue qui leur sera abandonnée, lieu d'errance et de malfeasance du Satan déchu enfin de tout pouvoir sur les âmes des sauvés désirant voir Dieu.

Cette terre d'ici-bas deviendra alors le lieu de leur séjour éternel, et gageons que, vidée de toutes les âmes rachetées parties comme pour *l'Exode* vers la Terre nouvelle sous les cieux nouveaux par un *pont de lumière* ouvert par le Messie de Dieu, très vite, vu l'état dans lequel elle est déjà, elle deviendra effectivement un enfer pour ceux qui auront fait le choix résolu d'y demeurer.

Quant à tous les autres, les bienheureux rachetés, infiniment plus nombreux, j'en suis certaine, ils jouiront de délices éternelles au Royaume promis depuis toujours.

Amen

Conclusion biblique

Sur tes remparts, Jérusalem, j'ai placé des veilleurs ; ni de jour ni de nuit, jamais ils ne doivent se taire. Vous qui tenez en éveil la mémoire du Seigneur, ne prenez aucun repos !

Ne lui laissez aucun repos qu'il n'ait rendu Jérusalem inébranlable, qu'il ne l'ait faite louange pour la terre !

Le Seigneur l'a juré par sa droite et par son bras puissant : « Jamais plus je ne laisserai tes ennemis manger ton blé, jamais plus les étrangers ne boiront ton vin nouveau, fruit de ton labeur.

Ce sont les moissonneurs qui mangeront le blé : ils loueront le Seigneur ; ce sont les vendangeurs qui boiront le vin dans les cours de mon sanctuaire.

Passez, passez les portes, préparez le chemin du peuple. Frayez, frayez la route, ôtez-en les pierres. Pour les peuples, dressez un étendard.

Voici que le Seigneur se fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre : Dites à la fille de Sion : Voici ton Sauveur qui vient ; avec lui, le fruit de son travail, et devant lui, son ouvrage

Eux seront appelés « Peuple-saint », « Rachetés-par-le-Seigneur », et toi, on t'appellera « La-Désirée », « La-Ville-qui-n'est-plus-délaissée ».

Isaïe 62, 6-12 ©AELF

Alors j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et, de mer, il n'y en a plus.

Et la Ville sainte, la Jérusalem nouvelle, je l'ai vue qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête pour les noces, comme une épouse parée pour son mari.

Et j'entendis une voix forte qui venait du Trône. Elle disait : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu.

Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur : ce qui était en premier s'en est allé. »

Apocalypse 21, 1-4 ©AELF

Rédigé en Septembre – Octobre 2022

Véronique Belen

Sommaire

4 Préambule

6 **Première partie : De la vie et de la mort**

6 Un contexte familial aux multiples tensions

12 Une grâce fin octobre 1999

16 2 novembre 1999

17 Première révélation

18 Deuxième révélation

20 Troisième révélation

23 2 décembre 1999

25 Comment le Seigneur Jésus s'est manifesté à moi
pour la première fois

26 Retour sur « Histoire d'une foi »

28 L'après « Histoire d'une foi »

31 Retour sur « Les trois révélations »

32 Au sujet du purgatoire

34 Accompagner nos défunts dans leur passage

37 L'à-Dieu à mon oncle prêtre

40 **Deuxième partie : Du Ciel et des perspectives eschatologiques**

42 Ciel et Sheol

44 Au sujet du Sheol

46 Au sujet du Ciel

48	Perspectives eschatologiques
50	Au sujet des Ecritures
52	Au sujet du retour du Christ en Gloire
59	Prophéties et Messie
63	Le monde à venir
67	Conclusion biblique
68	Sommaire

<https://www.histoiredunefoi.fr/>